PQ
2318
.M647
1830
v.4
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monvoisinraymond04kock

MON VOISIN
RAYMOND.

TOME IV.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE H. REMY,
RUE DES PAROISSIENS, N° 232.

MON VOISIN RAYMOND,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il
» y en a mille différentes copies. »
Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE PERICHON,
RUE DES ALEXIENS, S. 8, N° 714,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1830.

MON VOISIN

RAYMOND.

CHAPITRE PREMIER.

Mon étoile me poursuit.

Je n'ai pas dormi : mon esprit est trop inquiet, mon cœur est trop agité pour que je puisse trouver le repos. Toute la nuit je forme des projets ; j'en fais de sages, d'extravagans, de délicieux. Je mêle toujours Nicette à ces tableaux charmans que mon imagination enfante si facilement : je la transforme en bergère, en grande dame, en demoiselle ; je suis avec elle dans un palais, dans un hameau, dans un désert ; mais partout nous sommes heureux. Ah !

qu'il est doux de rêver tout éveillé, lorsqu'on aime et qu'on se croit aimé !

Je me lève au point du jour : j'ai vingt projets dans la tête, et comme c'est l'ordinaire, je ne puis m'arrêter à aucun : voyons d'abord Nicette ; c'est le plus pressé. Ma toilette est bientôt terminée ; je suis sûr qu'elle me trouve toujours bien.

Je sors de ma demeure ; tout le monde repose encore dans la maison... à moins qu'il n'y ait quelqu'un de bien amoureux. Madame Dupont, qui n'est plus amoureuse, me fait attendre un siècle avant de tirer le cordon de la porte cochère... enfin elle m'a entendu frapper et crier au carreau..... je suis libre.

En moins de cinq minutes je suis devant la boutique... elle est encore fermée... Ce retard m'étonne ; Nicette est d'ordinaire si matinale.

Dois-je attendre ?.. faut-il frapper ?.. je reste indécis dans la rue... lorsqu'un commissionnaire passe près de moi... C'est le même que j'ai questionné il y a quelque

temps; il me reconnaît; il me salue en passant et va s'asseoir à vingt pas... Je me rapproche de lui... sans trop savoir ce que je veux faire... Cet homme, qui a été content de ma manière d'agir, s'empresse de venir m'offrir ses services.

« Je n'ai besoin de rien, mon ami, » lui dis-je d'un ton assez triste et en lui mettant machinalement une pièce de cinq francs dans la main.

Il me regarde d'un air étonné, et n'osant point encore mettre la pièce dans sa poche, il attend que je parle... Je tourne les yeux vers la boutique de Nicette et la lui désigne.

« Cette marchande ouvre bien tard, il » me semble?—Oh!.. il est encore de bonne » heure!... mais quoiqu'çà depuis queuque » temps elle est un brin paresseuse!.. Dam', » çà n'est pas étonnant... — Pourquoi cela? » — Quand un' femme a l'amour en tête!.. » vous savez que... — L'amour!.. comment » savez-vous?.... qui vous a dit qu'elle fût » amoureuse?... — Oh! ces choses-là, faut » pas être malin pour les voir; vous enten-

» dez ben que moi, qui suis sur c'te place » depuis vingt ans, je dois être instruit de » ce qui se passe dans le quartier... — Que » savez-vous sur cette jeune fille? qu'avez- » vous vu, qu'avez-vous aperçu?... Ré- » pondez et ne me cachez rien... Tenez... » prenez encore... »

Je fouille de nouveau dans mon gousset et verse l'argent dans la main du commissionnaire, dont l'étonnement redouble, et qui cherche dans mes regards s'ils n'ont rien d'égaré.

« Vous m'aviez dit que cette jeune fille » était sage, honnête, ne parlait à per- » sonne de préférence?.... — C'est vrai, » monsieur, oui, c'est la vérité. Elle est » toujours ben honnête; mais quand on » est jeune, on peut avoir un penchant... » et... — Mais expliquez-vous mieux!.. qui » vous fait croire cela? — Eh ben! pardi, » monsieur; c'est parce que je voyons venir » le galant. »

Nicette aussi m'aurait trompé!... Nicette ne m'aime pas!.. Non, je ne puis le croire... interrogeons bien cet homme....

Je m'appuie contre la borne qui touche à son banc de pierre... j'ai besoin de me soutenir... je tremble de voir se confirmer mon malheur.

« Vous dites que vous voyez venir quel-
» qu'un ? — Oui, monsieur.... — Depuis
» combien de temps à peu près?.. — Mais
» v'là trois semaines environ que le parti-
» culier vient rôder par ici : d'abord il est
» venu le matin acheter des fleurs ; puis
» après çà, il est revenu le soir à la brune,
» puis il a causé, puis il est resté plus long-
» temps : si ben qu'à c't'heure il vient
» presque tous les soirs causer une heure
» ou deux avec la jolie marchande... Oh !
» mais je crois ben que c'est encore en tout
» bien, tout honneur ; la porte de la bou-
» tique reste toujours ouverte... et à moins
» qu'ils ne se voient ailleurs, c'qui serait
» possible, car les femmes sont malignes,
» et faut pas se fier aux airs de vertu !.. —
» Et comment est ce jeune homme? —
» Mais çà n'est pas précisément un jeune
» homme... il a ben ses quarante ans : il

» n'est pas non plus ben beau ; mais dam', » pour la mise, c'est un monsieur dans » vot'genre ! un homme qu'a l'air de » queuque chose ; et vous entendez ben » que la petite bouquetière, qui faisait la » fière avec nous autres, aura été flattée de » faire une conquête dans le grand genre ; » c'est çà qui l'aura séduite !.. — Et il vient » tous les soirs ?.. — Oui, monsieur, à peu » près ; oh ! il ne manque guère mainte- » nant. — Il suffit. »

Je m'éloigne à grands pas du commissionnaire : le malheureux, sans s'en douter, vient de déchirer mon cœur. C'est au moment où je veux me livrer sans réserve à mon amour pour Nicette, où je forme mille projets pour assurer son bonheur et le mien, où je veux m'éloigner d'un monde dont je suis las, afin de pouvoir vivre près d'elle et pour elle !.. c'est alors que je la perds aussi ! Elle en aime un autre, et je me croyais sûr de son amour !... avec cette douce illusion, je vois s'évanouir cet avenir charmant dont ce matin je me berçais encore.

Je suis toujours dans la rue... je ne puis m'éloigner... Je vois enfin ouvrir la boutique... Nicette paraît... elle est pâle... abattue... mais jamais je ne la vis si jolie, jamais je n'éprouvai pour elle autant d'amour...

Avec cet air de candeur... la perfide!... hélas! ai-je le droit de me plaindre..... m'avait-elle donné sa foi? lui avais-je dit que je l'aimais?.. Mais était-il nécessaire de le lui dire?.. il me semblait que nous nous entendions si bien! Nous nous sommes trompés tous deux!...

Irai-je lui parler?.. à quoi bon maintenant?.. que pourrai-je lui dire qui l'intéresse?.. Ne la voyons plus... ne lui parlons plus, oublions-là!

Je ne sais comment cela s'est fait; mais en voulant la fuir, je me suis rapproché d'elle, et je me trouve devant sa boutique où je m'arrête malgré moi.

Elle vient à moi d'un air contraint; ses yeux sont rouges comme si elle avait beaucoup pleuré : quel serait donc le motif de sa peine?.. Je ne sais que lui dire; je reste

en silence devant elle... elle est pensive aussi. Voilà donc cette entrevue dans laquelle devaient régner la confiance et l'abandon de l'amour... Pauvres humains! nos projets sont tracés sur le sable.

« Je suis venu hier, » lui dis-je enfin d'un ton que je m'efforce de rendre froid. « — Hier... oui, je vous ai vu avec... cette » dame.... — Non; je parle d'un instant » après... je suis revenu... j'ai frappé... — » Je n'y étais pas. — Je croyais que vous » ne sortiez jamais... — Je suis sortie hier. » — Vous auriez pu être chez vous et ne » pas vouloir m'ouvrir... — Pourquoi cela, » monsieur?... — Quelquefois on n'aime » pas à être dérangé lorsqu'on est en société. » — En société? — Oui... vous m'entendez » très-bien : me direz-vous encore que vous » ne recevez personne?.... Depuis trois » semaines un monsieur ne vient-il pas chez » vous... presque tous les soirs?.. »

Elle est embarrassée... elle rougit... Le commissionnaire ne m'a point trompé. « Eh » bien! mademoiselle, vous ne répondez

» pas... ai-je dit la vérité?—Oui, monsieur...
» c'est la vérité!... »

Elle me l'avoue!... ah! j'aurais voulu qu'elle le niât!... j'aurais été si heureux de la croire!... Plus de doute maintenant!... plus d'espoir... éloignons-nous.

Je lui jette un dernier regard et je sors brusquement, ne voulant pas lui laisser voir le mal qu'elle me cause. Elle a fait un mouvement pour me retenir... puis s'est arrêtée sur le seuil de sa porte, en se contentant de me regarder partir.

Ne pensons plus à cette petite fille... elle ne vaut pas mieux que les autres!... Je suis vraiment malheureux en amour!... je n'ai pas encore rencontré une femme fidèle!... elles m'ont trompé, trahi, joué; mais toutes leurs perfidies m'ont moins fait de peine que je n'en éprouve par l'inconstance de Nicette!.. Elle voyait bien que je l'aimais!.. toutes les femmes voient cela d'un coup d'œil! et elle faisait tout pour me plaire!... Si jeune, savoir ainsi feindre de l'amour... de la sensibilité... de la reconnaissance!... Ah! je ne croirai plus à rien.

Mais avant de l'oublier entièrement, je veux voir celui qui me remplace dans son cœur, celui qui lui plaît... qu'elle aime !... Ah ! qu'il est heureux... je donnerais maintenant tout ce que je possède pour être aimé de Nicette.

Il vient tous les soirs, m'a-t-on dit : eh bien ! dès aujourd'hui je le verrai. Il y a un café presqu'en face de la boutique : c'est là que je l'attendrai sans être remarqué ; car je ne veux pas que l'ingrate soit témoin de tous les tourmens de mon faible cœur.

Je passe ma journée comme je puis, et dès que cinq heures arrivent, je me rends rue Saint-Honoré. Je regarde de loin si elle est sur la porte de sa boutique... Elle n'y est pas, et je me glisse dans le café sans qu'elle m'ait aperçu. Je me place à une table qui touche les vitraux ; je demande un demi-bowl de punch, parce qu'il sera naturel que je mette beaucoup de temps à le boire. Le garçon me fait répéter à deux fois... il me prend sans doute pour un Anglais ou un Flamand ; peu m'importe.

Je m'empare d'un journal pour me servir de contenance, et je n'ôte plus les yeux de dessus la boutique de fleurs.

Le temps paraît long lorqu'on désire, et plus encore lorsqu'on souffre et qu'on craint!.... La nuit n'arrivera jamais!.... Nous sommes cependant au mois d'octobre, et à six heures le jour doit finir... Est-ce qu'il n'est pas six heures?. . Je regarde la pendule du café ; elle ne marque que cinq heures et demie... elle retarde sans doute. Voyons ma montre... cinq heures vingt-cinq minutes!... C'est cruel!... j'essaie de goûter de ce punch qui est devant moi... mais il m'est impossible d'avaler.... je n'ai cependant pas dîné, et j'étouffe depuis ce matin.

Enfin le jour baisse... mais comment verrai-je dans la boutique?.... comment distinguer cet homme?... Elle va allumer, je l'espère..: Oui, la voilà qui apporte de la lumière... Elle rentre ses fleurs... Quelle tristesse, quelle mélancolie dans toute sa personne!... Elle s'assied dans la boutique... devant la table... mais elle n'écrit plus!...

elle soupire... elle porte souvent ses regards vers la rue... Elle attend quelqu'un... et ce n'est plus moi !...

Il est près de sept heures et personne ne paraît. Si l'on ne venait pas... mais en serais-je plus heureux? N'est elle pas convenue ce matin que je savais la vérité !... et sa rougeur, son embarras ne m'en ont-ils pas alors assez appris?

Un homme paraît... il entre dans la boutique... il s'assied près d'elle... Grand dieu!... mes yeux ne m'abusent-ils point? C'est Raymond... Raymond près de Nicette !... Raymond son amant !... non, c'est impossible.

Je sors brusquement du café pour mieux m'assurer de la vérité... On court après moi... on m'arrête... C'est le garçon : j'ai oublié de payer. Je n'entends pas trop ce qu'il me dit ; mais je lui mets un écu dans la main, et il me laisse. La nuit me permet de rester dans la rue sans être aperçu par Nicette, et je puis la voir de plus près. C'est bien Raymond que j'ai vu, que je vois !... Il lui parle avec beaucoup d'action ;

elle l'écoute avec attention... Je lis dans ses yeux l'intérêt qu'elle prend à tout ce qu'il dit... Elle paraît plus affligée ; elle pleure... Il lui prend la main ; il la presse tendrement !... Elle le laisse faire !... Cette main charmante est abandonnée à Raymond... Ah ! tout est fini, je ne puis plus douter de mon malheur... Fuyons, pendant qu'il m'en reste encore la force, et ne la revoyons jamais !... Que ne puis-je de même éloigner son image de ma pensée !... Mais cette idée que Raymond est aimé d'elle, m'accable, me poursuit sans cesse !... C'est donc pour Raymond que j'ai conservé cette fleur qu'il m'eût été si doux de cueillir ! je l'ai respectée... et voilà ma récompense.

Si un jeune homme honnête, né comme elle dans une classe obscure, eût obtenu son cœur, en recherchant sa main, je me serais peut-être consolé ; du moins j'aurais été fier de la lui avoir conservée pure et digne de ses vœux. Mais un homme comme Raymond triompher de Nicette ?... Par quel charme peut-il donc lui plaire ? Il n'est pas

jeune ; il n'est pas beau ; il est sot, vain, bavard, fat, ennuyeux!... du moins s'il est aimable, je ne m'en suis jamais aperçu ! Et voilà l'homme qu'elle me préfère. Oh ! les femmes !...

Je ne m'étonne plus de cet air embarrassé que j'avais remarqué dans Raymond lors de notre dernière rencontre... Le traître !.. voilà donc pourquoi il m'évite et me fuit maintenant. Cet être-là est vraiment mon mauvais génie!... Il sait que je connais Nicette... il sait peut-être que je l'aime... Si je n'écoutais que ma fureur, j'irais le provoquer... Mais comment avoir raison d'un lâche ! et sa mort me rendrait-elle Nicette telle que je la croyais autrefois?... Méprisons l'un... oublions l'autre : voilà le seul parti que je dois prendre.

Je cherche encore dans le repos l'oubli de mes tourmens. Quelle nuit différente de la dernière ! hier ne faisant que des projets charmans d'amour, de constance... aujourd'hui maudissant ce sentiment et celle qui l'a fait naître!... Si la fatigue produite par

tant d'émotions m'assoupit un moment, en rouvrant les yeux ma première pensée est au souvenir de toutes mes espérances évanouies.

En me levant, je ne puis résister au désir de parler à Raymond. Je me suis promis d'être maître de moi : je saurai me contenir et cacher l'état de mon cœur ; mais il faut que je lui parle...

Je cours frapper et sonner à sa porte. La portière sait qu'il est chez lui ; il n'a pas l'habitude de se lever de bonne heure : on n'ouvre pas cependant... Je sonne encore, et cette fois le cordon de la sonnette me reste dans la main. J'entends du bruit enfin ; je reconnais la marche lourde de Raymond ; et bientôt sa voix nazillarde résonne à mes oreilles.

« Qui est-ce qui fait un tel carillon à ma » porte avant sept heures?... C'est épou- » vantable de réveiller quelqu'un comme » cela !... — C'est moi, mon voisin ; moi, » Dorsan, qui veux vous parler. »

Il est quelques instans sans me répon-

dre, et lorsqu'il le fait, j'entends au son de sa voix qu'il n'est pas content de ma visite.

« Comment c'est vous, mon cher voi-
» sin... — Oui, c'est moi... — Et qui vous
» amène de si bonne heure?... — Vous le
» saurez; mais ouvrez : je n'aime pas à
» causer à travers une porte. — Mais, per-
» mettez... c'est que je suis en chemise...—
» Eh ! qu'est-ce que cela me fait !... en che-
» mise, nu, habillé, je n'ai nulle envie
» d'examiner votre personne..... Ouvrez
» donc, vous pourrez vous recoucher en-
» suite; cela ne m'empêchera pas de vous
» parler. — C'est que j'ai passé une partie
» de la nuit à composer des couplets de
» fête... et j'ai encore bien envie de dor-
» mir. — Ah ! morbleu, ouvrez, M. Ray-
» mond, ou j'enfonce votre porte. »

Le ton avec lequel je dis ces derniers mots annonce que j'ai l'intention d'effectuer ma menace... Il ne me fait pas répéter davantage; il m'ouvre sa porte, et traversant rapidement sa petite antichambre,

court se refourrer dans son lit, où il s'enveloppe dans sa couverture, ne laissant à l'air que le bout de son nez et ses gros yeux qu'il roule autour de lui d'un air inquiet, mais sans oser les arrêter sur moi.

Je l'ai suivi : la première chose qui s'offre à ma vue en entrant dans sa chambre à coucher, c'est une douzaine de bouquets de fleurs d'orange, tels que ceux que je recevais autrefois de Nicette, et qui sont symétriquement rangés sur la toilette de mon voisin.

Cette vue me serre le cœur ; mais je me suis promis d'être philosophe, et je m'assieds près du lit de Raymond, auquel je tâche de parler fort tranquillement.

« Comment vous portez-vous ce matin, » M. Raymond ? »

Il me regarde d'un air étonné. « Est-ce » pour avoir des nouvelles de ma santé que » vous venez casser le cordon de ma son» nette, et que vous voulez enfoncer ma » porte ? — Oh ! vous pensez bien que c'é» tait une plaisanterie ! mais j'avais quel-

» que chose à vous demander... Vous avez
» là de bien jolis bouquets.... il me paraît
» que vous aimez aussi la fleur d'orange?
» — Oui... oui.... j'aime beaucoup cette
» odeur-là... c'est bon pour les nerfs, et je
» suis très-nerveux, moi. — Il y a beau-
» coup de sympathie entre nous, car ces
» bouquets-là ressemblent étonnamment
» à ceux qui parent ma chambre... et que
» vous avez admirés chez moi. — C'est
» vrai... oui... c'est même ce qui m'a donné
» l'idée d'en avoir aussi; je me le rappelle
» à présent. — Et votre bouquetière est-
» elle aussi la mienne?... »

Il ne sait que répondre, et sa tête disparaît un moment sous sa couverture.

« Eh bien! mon voisin? — Moi... je n'ai
» pas de bouquetière en titre... je vais tan-
» tôt chez l'une... tantôt chez l'autre... —
» Allons, monsieur Raymond, pourquoi
» feindre avec moi.... est-ce donc là cette
» confiance dont vous vouliez me donner
» l'exemple..... Craignez-vous de me fâ-
» cher?.... Oh! soyez tranquille, depuis

» long-temps je ne songe plus à la petite » Nicette !... »

Cette fois il sort entièrement sa tête de dessous la couverture. Il me regarde d'un air joyeux et surpris.

« Quoi ! vraiment, vous ne pensez plus » à la petite bouquetière ? — Moi, je n'y » ai jamais songé !...— Eh bien ! en vérité, » je m'en doutais presque !.... D'ailleurs » nous avions madame de Marsan.... qui » devait nous occuper considérablement ? » — Laissons là madame de Marsan et con- » tez-moi vos amours avec Nicette...— Oh ! » ce ne sera pas long !... Je vous avoue que » j'en suis excessivement amoureux !... vous » savez qu'elle est jolie... — Un minois » chiffonné !...—Diable ! chiffonné !... vous » appelez cela chiffonné !... vous êtes diffi- » cile. — Enfin ? — Je vais lui faire la cour » presque tous les soirs. D'abord elle faisait » un peu la petite sauvage ; mais j'ai si » bien su l'enjoler que maintenant elle ne » peut plus se passer de moi !... et je suis » sûr qu'elle m'adore...—Elle vous l'a dit ?

» — A peu près; d'ailleurs ces choses-là » n'ont pas besoin de se dire... cela se » voit !... Je connais si bien les femmes !... » —Vous êtes plus heureux que moi !... et » vous avez triomphé? — Pas encore tout-» à-fait; mais cela ne tardera pas, je mène » la chose grand train. Tenez : avec les » femmes, de l'assiduité, de la ténacité, de » l'amabilité, et on est certain de la vic-» toire !... Oh ! je suis un roué, moi, un » madré !... et il faut cela pour plaire !... » Le sentiment, la tendresse, les soupirs, » c'était bon autrefois; maintenant à la » première rencontre on agace, à la se-» conde on lutine, à la troisième on prend » un baiser... un genou; on pince partout » et on séduit. »

Je ne suis pas maître d'un mouvement de colère. « Voilà donc celui qu'elle » aime !... » dis-je en me levant brusquement. Raymond, que mon action a effrayé, est de nouveau rentré sous sa couverture. « — Est-ce que vous avez encore des cris-» pations? me crie-t-il sans se montrer. —

» Non, non, je n'ai rien... Adieu, M. Ray-
» mond ; soyez heureux... et surtout faites
» le bonheur de Nicette »

Je m'éloigne en prononçant ces mots ; je rentre chez moi ; je m'y enferme... Là du moins, je puis donner un libre cours aux passions qui m'agitent et que j'ai eu la force de contenir chez Raymond. Mon ame est tour à tour en proie à l'amour, à la jalousie, au dépit, et à la plus sombre tristesse. Je veux prendre sur moi de surmonter une faiblesse dont je rougis ; je sors. Pendant huit jours je vais dans le monde, et je me livre à tout ce qu'on y appelle plaisir... mais ce qui jadis me plaisait, n'a plus maintenant aucun charme pour moi. Je vais aux bals, aux spectacles, aux concerts, dans les fêtes, dans les soirées les plus brillantes... partout je m'ennuie et me déplais... partout je porte au fond du cœur un noir, une mélancolie, un abattement que je ne puis surmonter.

J'aime à rentrer chez moi ; je m'y trouve mieux... j'y cherche de nouvelles peines

dans mes souvenirs... mais ces peines ont un charme que je ne goûte pas dans le monde.

Cependant si je veux l'oublier, il faut quitter ce logement. Comment ne point penser à elle dans cette chambre, sur ce lit où elle a couché!... tout dans cette maison me la rappelle et nourrit mon amour : il faut m'en éloigner.

Quittons Paris, dont le séjour m'est désormais insupportable... L'éloignement, le changement de lieu, et le temps, qui, dit-on, triomphe de tout : voilà les remèdes que je dois opposer à la folle passion qui me domine.

Allons voir ma sœur : elle ne m'attend plus; mais elle me recevra toujours avec plaisir; du moins je verrai des êtres qui m'aiment... il me semble maintenant que cela me fera du bien.

Mes préparatifs sont promptement terminés. Je ferme mon logement... que je garde, quoique résolu à ne plus l'habiter. Je défends à madame Dupont d'y laisser

pénétrer personne autre qu'elle, qui doit en avoir soin : j'en paie deux termes d'avance, et je pars pour me rendre chez ma sœur.

CHAPITRE II.

Vie de province.

J'arrive à la campagne qu'habite ordinairement ma sœur. Je remarque de loin que les volets des fenêtres sont fermés : seraient-ils en voyage ?... Elle me l'aurait écrit. Je vais sonner à la grille ; le jardinier vient ouvrir et m'apprend que M. et madame Déneterre sont allés passer l'hiver à Melun, et qu'ils ne viennent plus à leur campagne que le dimanche lorsqu'il fait beau temps.

Allons à Melun : ce n'est qu'à une petite lieue ; je vais faire ce trajet en me promenant. Il commence à faire nuit ; mais la lune éclaire la route. Chemin faisant, je

cherche la raison qui a fait changer de manière de vivre à mes chers parens. Ils ne devaient jamais quitter leur maison de campagne!... mais ils sont mariés depuis quelques années, et commencent à n'avoir plus autant de choses à se dire. Alors les soirées d'hiver auront paru longues, et on a songé à les passer à la ville. Voilà toujours comment se terminent ces beaux plans de conduite!... Existe-t-il quelque chose au monde à l'abri des effets du temps?

J'aperçois les premières maisons de Melun, jolie petite ville, où l'on s'amusait autrefois, et qui me paraîtra peut-être charmante, puisque Paris me semble insupportable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le changement de lieu amène nécessairement des distractions, et les distractions sont le meilleur remède aux peines du cœur et de l'esprit. Je ne suis point d'ailleurs un Werther: je n'ai nullement l'envie d'aller nourrir mon amour et ma douleur dans les forêts et sur le bord des précipices; je cherche au contraire à me guérir; c'est le parti le

plus sage : cela est moins romantique à la vérité ; mais c'est plus dans la nature, et je suis pour le naturel.

Je me suis fait donner l'adresse de ma sœur. Je traverse une partie de la ville, qui danserait dans le faubourg Saint-Germain. Je trouve bientôt la maison de Déneterre. En province un ménage habite seul une maison, tandis qu'à Paris trois familles demeurent souvent sur le même carré. J'avoue qu'il est plus agréable d'être seul dans sa maison, de pouvoir y faire ce qu'on veut, sans craindre d'incommoder ses voisins ; de ne point rencontrer sur son escalier des figures désagréables, des domestiques malhonnêtes, des enfans hargneux ; de ne point trouver sur son paillasson les ordures d'un chien ou d'un chat, lorsque, par propreté, on n'a point de bêtes chez soi, et enfin de pouvoir mettre son portier à la porte, quand il vous manque de respect : tandis qu'à Paris il faut le payer lorsqu'il fait l'insolent, au risque de passer la nuit dans la rue ou au corps-de-

garde, pour peu que vous ayez oublié l'heure chez vos amis. Voici déjà de grands avantages en faveur de la province.

Ma sœur fait un cri de surprise et de joie en me voyant ; elle me saute au cou, m'embrasse. « C'est toi, me dit-elle, mon » cher Eugène, en vérité, je ne comptais » plus te voir avant le printemps prochain... » Ah ! c'est bien aimable à toi de te sou- » venir enfin de tes bons amis. »

Je ne lui dis pas que le désir de fuir Nicette m'a seul fait quitter Paris ; cela est inutile : je veux d'ailleurs éviter les commentaires de ma chère Amélie, qui est un peu bavarde, ce qui doit être quand on habite la province, où l'on n'a pas assez d'occupations pour ne point se mêler des affaires de ses voisins.

Ma sœur envoie chercher son mari, qui est allé faire sa partie de billard avec quelques amis. « Il ne passe donc plus toutes » ses soirées chez lui ? dis-je à Amélie. — » Oh ! mon ami, l'hiver, les soirées sont » bien longues ; et il faut faire quelque

» chose... En province on joue : c'est le
» goût général ; il faut bien s'y conformer
» et faire comme les autres. — C'est juste ;
» c'est ce que j'ai toujours pensé et ce que
» je disais, lorsqu'en te mariant, tu faisais
» des plans de conduite... qui ne ressem-
» blaient à rien. Tu me disais alors que
» j'étais un étourdi, un fou, parce que je
» me moquais de tes projets de retraite et
» de ce bonheur que tu devais goûter dans
» la solitude... et cette solitude, tu l'as
» quittée cependant ! — Oh ! pour l'hiver
» seulement ; car alors la campagne est bien
» triste ; on n'y voit personne ; on ne peut
» se promener. Tout le monde se réunit à
» la ville ; on donne des soirées, on joue,
» on danse quelquefois, on s'y amuse en-
» fin... Voilà pourquoi nous y sommes
» venus : que veux-tu ? il faut bien faire
» comme les autres. — Mais je trouve cela
» fort naturel... Enfin tu es heureuse,
» n'est-ce pas ? — Oui, mon ami, très-heu-
» reuse !... Mon mari est un fort bon en-
» fant !... un peu entêté cependant, et ne

» voulant pas toujours m'écouter lorsque
» je lui prouve que j'ai raison ; c'est ce qui
» fait que nous nous disputons quelque-
» fois... mais ce n'est rien !... — Non !...
» d'ailleurs ne faut-il pas faire comme les
» autres ?... — Tu n'as pas encore embrassé
» mes enfans, mes deux petits garçons...
» Ils sont charmans ; de vrais diables !...
» mais de l'esprit : ah !... tu en jugeras. —
» Où sont-ils donc ? — Ils sont couchés... il
» est près de huit heures. — Il ne faut pas
» les réveiller. — Non, tu les verras de-
» main... Il y a plus d'un an que tu n'es
» venu nous voir... il y a quinze mois au
» moins !... depuis ce temps ils ont bien
» grandi !... L'aîné a maintenant quatre
» ans ; le cadet en a trois... Tu nous diras
» à qui ils ressemblent. »

L'arrivée de Déneterre interrompt notre conversation : mon beau-frère me témoigne tout le plaisir que lui cause mon arrivée ; il m'embrasse avec franchise et cordialité, m'engage à passer avec eux l'hiver à Melun, et je lis dans ses yeux que son cœur est

d'accord avec sa bouche. J'ai seulement remarqué qu'en entrant il tenait une queue de billard, qu'il a posée dans un coin : nous causons un instant d'affaires, de nouvelles de Paris. Déneterre est content : sa filature lui fait gagner de l'argent ; son commerce va bien : il espère dans quelques années pouvoir se retirer et vivre de son bien.

Pendant que nous causons, Amélie va, vient, donne des ordres, me fait préparer une chambre, m'engage à prendre quelque chose avant le souper. « Je ne soupe jamais, » lui dis-je. — Tu souperas ici, mon ami ; » c'est une des habitudes de la province, » et je t'assure qu'elle n'est point désagréa- » ble. — Soit, je souperai quand j'aurai » faim. — A propos de manger, dit Dé- » neterre, où sont donc mes enfans ? » pourquoi ne viennent-ils pas embrasser » leur oncle ? — Mon ami, ils sont cou- » chés, dit Amélie. — Couchés !... déjà !... » cela n'a pas le sens commun ! tu les cou- » ches de trop bonne heure. — Cela est né-

» cessaire à leur santé. — Des garçons n'ont » pas besoin de tant dormir. — Des garçons » qui courent et jouent toute la journée, » doivent le soir avoir besoin de repos. — » Enfin je veux qu'ils embrassent leur oncle. » — Ils l'embrasseront aussi bien demain » matin. — Demain !... demain !... ce ne » sera pas la même chose... Je vais les cher- » cher. — Les réveiller !... par exemple ! je » voudrais bien voir... pour les rendre ma- » lades... — C'est vous qui les rendrez ma- » lades en les faisant dormir comme des » marmottes. — Vous verrez que je ne serai » pas maîtresse de mes enfans. — Ce sont » des garçons ; c'est à moi de les former. — » Vous n'y entendez rien ; d'ailleurs ce » n'est pas ma faute si vous ne me faites » point de filles. »

Comme je vois que la discussion s'échauffe, je me hâte de changer la conversation en allant prendre la queue de billard que je présente à Déneterre. « — C'est à toi cette » queue. — Oui ; tiens, c'est une queue » d'honneur que j'ai gagnée dernièrement

» à la poule. — Ah ! tu joues à la poule ? — » Tous les soirs : j'y suis de la première » force. — Eh bien ! va continuer ta partie : » tu sais qu'entre nous il n'y a point de cé- » rémonie ; d'ailleurs je suis fatigué, et je » vais aller me coucher. — A demain. — » En ce cas, » me dit Déneterre, en reprenant sa queue d'honneur avec empressement, « demain tu seras des nôtres, et » tu verras combien j'ai acquis depuis l'an- » née dernière, surtout depuis que je me » sers de queues à procédés. »

Déneterre nous quitte, et Amélie me conduit à ma chambre en me faisant visiter une partie de la maison, et me donnant le détail de tout ce qu'elle y a fait faire depuis peu et des embellissemens qu'elle projette encore. Je retrouve dans la conversation de ma sœur quelque chose de celle de ce monsieur avec qui j'ai dîné à la campagne de madame de Marsan, et qui s'étendait si complaisamment sur les détails de sa basse-cour et de son poulailler. Mais je commence à concevoir que, pour les gens qui n'ont

pas autre chose à faire, l'histoire de la naissance d'un poulet et l'éducation d'un lapin doivent avoir beaucoup d'intérêt.

Tout en causant, je demande à ma sœur si elle a souvent des disputes avec son mari. « — Des disputes ! » me répond-elle d'un air surpris ; « mais nous n'en avons jamais. » — Cependant il m'a semblé que tout à » l'heure... — Ah ! tu prends cela pour une » dispute, toi; eh ! mon ami, ce n'est rien... » Dans la journée nous avons cent petites » discussions pareilles ; mais ce ne sont pas » là des disputes !... Écoute donc, quand » on vit ensemble, il est bien difficile d'être » constamment du même avis. — Il me » semble que cela vaudrait mieux ! — C'est » impossible !... Ah ! mon cher Eugène, on » voit bien que tu es garçon ! tu n'entends » rien à la vie conjugale, mais avant peu » j'espère que tu connaîtras les douceurs » du mariage, dont tu ne te fais pas encore » d'idée !... — Non, pour cela, j'avoue que » je ne m'en fais aucune idée. — Patience, » cela viendra... Bonne nuit, mon cher » Eugène, à demain. »

Ma sœur me quitte ; je me couche en réfléchissant à la manière de vivre dont Amélie et son mari viennent de me donner un échatillon : c'est pourtant un ménage charmant, à ce que tout le monde dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que ma sœur est sage et fidèle à son mari, et que Déneterre aime beaucoup sa femme et ses enfans. Pourquoi donc se disputent-ils souvent ?... Allons, je vois que ma sœur a raison : je veux raisonner sur le bonheur conjugal, et je ne sais pas ce que c'est. Dormons, cela vaudra mieux.

La route m'avait fatigué ; mais la vue de ma sœur et de son mari m'a distrait de ma mélancolie ; car toutes les peines finissent par céder au temps et aux distractions. Je m'endors plus calme que je ne l'ai été depuis long-temps, et mon sommeil se serait sans doute prolongé fort avant dans la matinée, si mes chers neveux ne s'étaient chargés de me réveiller.

A sept heures du matin j'entends un grand bruit dans ma chambre : je me sens

tirer par une jambe et par un bras : j'ouvre les yeux, et je vois les deux enfans de ma sœur qui sont grimpés sur mon lit, et s'amusent à me faire des niches et à se rouler sur moi... Pendant que je les regarde, encore à demi-endormi, des éclats de rire se font entendre derrière moi ; je tire mon rideau et j'aperçois Déneterre, assis à deux pas du lit et riant de ma surprise.

« Eh bien ! les voilà, me dit-il : comment » les trouves-tu ? — Mais ils se portent fort » bien à ce que je vois.—N'est-ce pas qu'ils » sont gentils? — Fort gentils, oui vrai- » ment..... — Ah ! j'en ferai des lurons, » va !... Ils sont d'une gaieté, d'une viva- » cité... — Je m'en aperçois ; dis-leur donc » de ne point me pincer si fort... En voilà » un qui ne veut pas me lâcher le mollet... » — C'est pour jouer..... mon ami : tous » les matins je suis réveillé comme cela..... » Dis-moi, est-il un plaisir plus doux? — » Oui ; pour un père, cela doit être char- » mant... mais pour un oncle, vois-tu, cela » n'a pas tout-à-fait le même charme —

» Eh parbleu, il ne tient qu'à toi de connaître » ce bonheur-là : marie-toi; tu auras des en- » fans ; ils te caresseront comme ceux-ci me » caressent...—Oh ! c'est sans doute ce que » je ferai quelque jour.—Allons, lurons, em- » brassez votre oncle et laissez-le s'habiller. »

Les lurons, pour me prouver leur amitié, se jettent à plat ventre sur moi, me saisissent la tête, et, en m'embrassant, se débarbouillent et se mouchent sur mes joues et mon nez : c'est à qui me baisera davantage. J'étouffe ; je demande grâce ; le papa est obligé de leur ordonner de finir ; mais ils ne l'écoutent pas plus que moi et vont toujours leur train. Heureusement que ma sœur arrive ; alors la scène change : elle s'avance avec humeur vers son mari :

« Comment! vous avez amené ces enfans » à leur oncle avant que je les aie débar- » bouillés, peignés, lavés, habillés?—Eh » bien qu'est-ce que cela fait, ma chère » amie, est-ce qu'il faut être en grande te- » nue pour venir dire bonjour à son oncle? » — Il n'est pas question de grande tenue ;

» mais j'étais bien aise qu'Eugène les vît
» d'abord un peu propres, et quand une
» fois ils sont à jouer, il n'y a plus moyen
» de les tenir bien arrangés..... Mais vous
» faites tout sans me consulter! — Ma sœur;
» je t'assure que je les trouve fort gentils
» comme cela. — Allons, messieurs, le dé-
» jeûner vous attend. »

Le mot de déjeûner fait déguerpir mes petits gaillards. Ils sont bien vîte en bas de mon lit, et je puis me lever.

Il me paraît que les exemples du bonheur conjugal se succèdent avec rapidité chez ma sœur. Il me semble cependant que, si je me marie, je ne les prendrai pas pour modèles dans la manière d'élever les enfans. Mais je ne suis arrivé que d'hier soir; attendons avant de juger.

Je descends rejoindre la famille dans la salle à manger. Tout en déjeûnant Amélie et son mari me content leur manière de vivre. Le matin les affaires, le travail ou la promenade, lorsqu'on a du temps à soi; le soir, Déneterre va au café faire sa poule,

pendant que sa femme fait sa toilette pour aller en société, ce qui arrive souvent. On a tous les jours de la semaine pris. Le lundi chez le notaire, réunion choisie. Les personnes les plus famées de la ville s'y rendent. On y joue peu ; mais on y parle politique, et l'on y sait les nouvelles de tous les cabinets de l'Europe ; on y discute les intérêts de chaque puissance, et on y lit le Moniteur. Le mardi, on se rend chez un ancien négociant retiré du commerce. C'est un homme riche, et qui reçoit avec luxe. On prend chez lui de la bière, des échaudés, de l'eau sucrée à la fleur d'orange. On y joue gros jeu : le boston à six blancs et l'écarté à cinq sous : quelquefois même les paris montent à soixante-quinze centimes. Mais aussi on y distille tous les jeux. Le wisk et le boston y sont joués dans la perfection ; on ne demande six levées que lorsqu'on en a huit, et on ne soutient jamais qu'avec une indépendance : aussi est-il fort rare de voir faire une remise dans la soirée. Le mercredi, on va chez la veuve

du greffier, qui a quatre demoiselles à marier, et point de fortune à leur donner. Là, on joue à des jeux innocens; on fait des charades, des proverbes. D'abord cela n'use point de cartes, et demande moins de chandelles; et puis, en jouant aux petits jeux, les jeunes gens font plus vîte connaissance avec les demoiselles. On se parle, on rit ensemble. Plus d'une passion s'est formée au corbillon et à la petite boîte d'amourettes. En faisant une confidence, on peut glisser un mot d'amour; en boudant, on peut se dire bien des choses!... C'est comme cela que se sont faits plus d'un mariage; et quand on a quatre filles à pourvoir, on ne doit rien négliger. Du reste tout s'y passe fort bien. La plus stricte décence préside aux petits jeux, et le colin-maillard assis y est défendu.

Le jeudi c'est chez un ancien conseiller que l'on s'assemble. Tout le monde n'y est point reçu; c'est la haute société. Il est défendu d'y parler politique, guerres, affaires d'état et bruits de journaux. On n'y

joue point, parce que c'est un mauvais exemple à donner à la jeunesse ; on n'y danse pas, parce que madame la conseillère, qui est vieille et coquette ne pouvait jamais trouver de cavalier ; on n'y fait point de charades, parce que cela dérange tout l'ordre d'un appartement, et peut faire écorner les meubles et déchirer les rideaux ; on n'y joue point aux petits jeux, parce que M. le conseiller trouve cela indécent ; et on n'y prend rien, parce que les gens bien élevés n'ont jamais besoin de se rafraîchir. Du reste on peut dire et faire ce que l'on veut, et il est permis de s'y amuser beaucoup.

Le vendredi, on va chez un électeur, dont la femme, qui est jeune et jolie, suit toutes les modes de la capitale. Là, on fait tout ce que l'on veut : point de gêne, point de cérémonie. Il est permis de danser, de chanter lorsqu'on en a envie. On y fait quelquefois de la musique, parce qu'il y a un piano. On y joue tous les jeux, depuis le loto jusqu'aux échecs ; et l'on y peut

risquer un sou ou un louis, suivant son plaisir. On y dit ce qu'on veut, on rit, on plaisante, on parle suivant son goût, les opinions sont libres ; on y trouve presque tous les journaux, et enfin on y prend toutes sortes de rafraîchissemens et de gâteaux. C'est à l'instar des soirées de la Chaussée d'Antin à Paris.

Le samedi... ah! pour ce jour-là, c'est chez ma sœur que l'on se rassemble. « Tu » verras, me dit-elle, comme nous nous » amusons!... C'est un bruit, un train !... » on ne s'entend pas !..... mais on rit!..... » Ah!.. c'est à qui sera le plus gai!.. Enfin » quelquefois le temps se passe si vîte, que » l'on est encore chez moi à dix heures et » demie ? — A dix heures et demie..... » du matin? — Mais, non, du soir : es- » tu fou? — Est-ce que cela est tard ? — » Je le crois bien!..... l'habitude est de se » retirer à dix heures précises. — Ah ! mon » dieu!..... je ne m'étonne plus si tes en- » fans vont te réveiller avant sept heures ! » Enfin, le dimanche? — Ah ! le dimanche

» on se réunit chez M. le maire. Il y va
» toujours beaucoup de monde. On a la
» jouissance d'un billard, et outre cela on
» fait danser la jeunesse. Tu juges combien
» on doit s'y divertir. Voilà, mon cher Eu-
» gène, l'emploi de toute notre semaine.
» Tu vois que ce sont tous les jours de nou-
» veaux plaisirs, et que nous n'avons pas
» le temps de nous ennuyer. — Vous n'avez
» point de spectacles? — C'est fort rare;
» mais on s'en passe. — Point de concerts?
» — Bah! et ceux que nous faisons entre
» nous!... et puis, dans les beaux jours, les
» promenades dans les environs, qui sont
» charmans!... le petit bois de la Rochette,
» Trois-Moulins! mille endroits délicieux;
» et la pêche, et la chasse, et les nouvelles
» de la ville, les petites intrigues que tout
» le monde connaît au bout de huit jours,
» les querelles, les propos, les caquets; les
» modes, dont on s'occupe encore plus ici
» qu'à Paris; et les fêtes, les dîners, les
» baptêmes, les mariages... Oh!... les ma-
» riages surtout!... qui nous donnent de

» l'occupation pour un mois!... Ah! tu » verras, mon frère, que l'on s'amuse en » province beaucoup plus qu'à Paris. »

Ma sœur ne s'interrompt dans son récit des agrémens de la province que parce qu'elle s'aperçoit que son mari fait boire du café à ses petits garçons, ce qui amène une légère *discussion*. « — Pourquoi fais-tu » prendre du café à ces enfans? cela ne » leur vaut rien... — Bah!... — Cela leur » agite les sens. — Bah! — Et puis ils ne » dorment pas de la nuit... — Bah! bah! » — Ah! que tu m'ennuies avec tes bah! » bah!... enfin, je ne veux pas qu'ils en » prennent. — Pour une goutte... — C'est » égal! — Il y a plus des trois quarts de » lait. — Quand il y en aurait le double, » cela ne fait rien. Venez ici, messieurs... » et n'en buvez plus... — J'en veux, moi!... » — Tiens, bois, mon garçon... — Vou- » lez-vous m'obéir bien vîte!... — Allons, » laisse-les donc tranquilles. — Non, je ne » veux pas qu'ils en boivent. »

Et ma sœur saisit la tasse, et son mari la

retient, et les enfans pleurent. Heureusement la tasse tirée par chacun finit par se casser ; le café est répandu, ce qui met fin à cette scène de plaisirs domestiques, auxquels j'ai de la peine à m'habituer.

Cette journée est employée à me faire voir la ville, et à me conduire chez les intimes connaissances. Je me laisse mener partout où l'on veut, je suis d'une complaisance, d'une docilité qui enchantent ma sœur. Elle me trouve beaucoup plus sage et plus raisonnable que lors de mon dernier voyage.

Après le dîner, Déneterre me fait faire une poule à son café ; puis nous allons ensuite chercher ma sœur pour nous rendre à une réunion. Nous sommes au jeudi ; c'est malheureux pour moi. Je tombe précisément sur la soirée de l'ancien conseiller, où je ne vois que des mines froides, pincées, et des tournures raides et compassées. Heureusement que l'on n'y va qu'à huit heures et demie, et que l'on en sort à dix heures moins un quart, ce qui réduit la soirée à

cinq quarts d'heures, dont le premier tiers doit être compté en saluts et révérences, le second en approbations de tête et échanges de lieux communs, et le troisième en bâillemens que l'on dissimule avec sa main, son mouchoir, ou sa tabatière.

La soirée du lendemain est chez l'électeur ; elle me dédommage un peu de l'ennui de la veille. Là je trouve quelques jolies femmes, et un peu plus d'aisance et de gaieté.

En une semaine je parcours le cercle des réunions et je connais toute la ville ; partout je suis fort bien reçu : je suis riche et garçon, en voilà plus qu'il n'en faut pour me faire bien accueillir.

Je commence à m'accoutumer aux discussions conjugales et aux espiégleries de mes neveux, qui sont en effet de vrais diables. A tout prendre, je conçois que ma sœur et son mari soient heureux : dans le plus beau temps de la vie il survient des orages ; il faut des ombres à un tableau pour en faire ressortir la lumière. Leurs querelles ne les empêchent pas de s'aimer,

et les défauts de leurs enfans sont des grâces à leurs yeux. Si je me marie, cependant, j'espère ne point avoir autant de petites *discussions* avec ma femme, et je compte élever mes enfans d'une tout autre manière; mais peut-être aurai-je des chagrins que ma sœur et son époux ne connaissent point !

Voilà quinze jours que j'habite la province. Je ne puis pas dire précisément que je m'y amuse; mais enfin je ne m'y déplais pas. La nouveauté du genre de vie, les figures originales que je vois chaque soir, l'amitié de ma sœur et de son mari, tout cela me distrait : le temps fait son effet; ma tristesse se dissipe; je redeviens ce que j'étais autrefois. Cependant je n'ai pas oublié entièrement Nicette; je l'aime toujours, je le sens, mais lorsque son souvenir se présente à ma pensée, j'ai la force de l'éloigner, et j'impose silence à mon cœur.

Je voudrais bien devenir amoureux de nouveau... ne fût-ce qu'un caprice, une de ces flammes qui m'embrasaient si vîte

autrefois : peut-être cela me guérirait-il entièrement ; mais maintenant c'est en vain que j'en ai le désir ; je ne puis plus éprouver tout cela !... Je regarde autour de moi... je vois cependant quelques jolies femmes... quelques figures faites pour plaire ; mais je ne vois rien qui ressemble à Nicette.

CHAPITRE III.

Mademoiselle Pélagie. — On veut me marier.

Ma sœur, qui est vraiment fort bonne femme (à ses petits entêtemens près), est enchantée de ce que je ne parle point de retourner à Paris. Elle se met en quatre pour me procurer chaque jour ce qu'elle appelle de nouveaux plaisirs ; elle serait si contente de me fixer à Melun ! De temps à autre elle me demande mon opinion sur les demoiselles que j'ai vues la veille ; elle entre dans de grands détails sur les vertus, les talens et les qualités de chacune... puis elle vante les douceurs de l'hymen, le bonheur d'avoir des enfans : ce qui ne l'empêche pas le moment suivant de crier après ses gar-

çons et de se disputer avec son mari ; mais il est convenu que cela entre dans les douceurs du mariage. Ah ! ma chère sœur ! je vous vois venir ! vous en revenez à votre projet favori !... vous voulez enfin que je fasse comme les autres, car c'est là votre refrain continuel ; et puis, marier son frère est une affaire si importante dans une petite ville !... Quelle source d'entretiens, de confidences, de visites, de fêtes, de toilettes nouvelles !... et par conséquent quelle source de plaisirs !...

Jusqu'à présent je ne me suis pas laissé tenter. Je commence cependant à croire aussi qu'il faut faire comme les autres, surtout lorsqu'on a perdu ce désir de voltiger, cette envie de toutes les belles, si commune aux jeunes gens. Depuis longtemps il n'y en a plus qu'une dont j'aie envie !... mais puisqu'elle m'a trompé, il faut bien l'oublier aussi.

Je remarque depuis quelques jours que ma sœur paraît plus satisfaite ; je la vois souvent chuchoter avec Déneterre, qui

finit toujours par faire tout ce qu'elle veut. On me vante encore davantage les douceurs de l'hymen ; mais on ne me fait plus l'éloge d'aucune des demoiselles que j'ai vues... on a quelque nouvel espoir : je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

« Ce soir, » me dit Amélie, « je soignerai » davantage ma toilette. Tu m'accompa- » gneras, n'est-ce pas, mon cher Eugène? » C'est le jour de madame Lépine (la femme » de l'électeur), et on dit qu'il y aura beau- » coup de monde.—Mais il me semble que » je vois toujours les mêmes personnes... — » Oh ! ce soir il y aura de nouvelles figures » pour toi ; madame de Ponchartrain est » revenue de sa campagne ; elle sera à la » réunion. — Quelle est cette madame de » Ponchartrain? — Une personne fort res- » pectable, qui a sept mille livres de rente » et soixante-dix ans. »

Tout cela est très-respectable en effet ; mais je ne vois pas ce qu'il y aura d'intéressant pour moi à voir madame de Ponchartrain : attendons la soirée ; je saurai sans doute le mot de l'énigme.

Après le dîner, ma sœur se met à sa toilette. Je croyais à Paris que les femmes y étaient coquettes ; mais depuis que j'habite la province, je rends justice aux belles de la capitale, qui passent deux heures de moins devant leur miroir que les beautés d'une petite ville. Déneterre est allé faire sa poule ; je me promène dans le jardin pendant que ma sœur s'habille : pour la première fois je m'impatiente de sa lenteur ; il me tarde d'arriver chez madame Lépine ; moi, qui d'ordinaire, n'accompagne Amélie que par complaisance... mais on a quelquefois des pressentimens.

Enfin ma sœur est prête ; Déneterre revient : nous partons ; nous sommes bientôt arrivés : le chemin ne peut être long dans une petite ville. On nous annonce, car en province vons n'entrez pas dans un salon de bonne compagnie sans vous faire annoncer. Je promène mes regards sur la société... je ne remarque rien de nouveau ; j'en ai presque de l'humeur : mais pendant que madame Lépine arrange les parties, je

vois ma sœur aller près d'elle ; je l'entends lui dire : « Mon frère ne jouera pas aux » cartes ce soir : ne comptez pas sur lui » pour le boston ni le reversi ; il préfère » les petits jeux. »

Je n'ai pas dit un mot de cela à ma sœur : d'où vient donc qu'elle agit ainsi sans me consulter ? Je vais aller lui en demander l'explication, lorsque le domestique annonce : « Madame de Ponchartrain et sa » nièce... »

Ah ! il y a une nièce !... je commence à deviner. Tous les regards se tournent vers la porte : je fais comme tout le monde, et je vois entrer une grande femme, sèche, maigre, jaune ; mais qui, malgré son âge, se tient fort droite et paraît avoir conservé toute la vivacité de la jeunesse : c'est la tante ; glissons vîte sur elle, et occupons-nous de la nièce.

Un murmure flatteur se fait entendre à son entrée dans le salon ; en effet cette nièce est fort jolie, d'une taille moyenne, mais bien prise, se tenant un peu raide ; mais

cela tient à l'éducation : du reste ses traits sont fort réguliers, son teint rosé, ses cheveux très-beaux, et ses yeux fort grands : quant à leur couleur, je ne puis encore la connaître, car on les tient constamment baissés.

Pendant que madame Lépine va au-devant de madame de Ponchartrain et de sa nièce, et que toutes les jeunes personnes chuchotent ensemble, en examinant la nouvelle venue, à laquelle elles cherchent à coup sûr quelque défaut, qu'elles ne tarderont pas à trouver, car les femmes ont une grande adresse pour voir d'un coup d'œil ce qui peut nuire à leurs rivales, je vois ma sœur me regarder à la dérobée, et chercher dans mes yeux l'impression que la vue de mademoiselle de Ponchartrain a produite sur mon cœur.

Ah ! ma pauvre Amélie !... mon cœur est bien tranquille !... tranquille... hélas ! non, il ne l'est pas encore ; mais ce n'est point cette jeune personne qui l'agite !... Je le

voudrais : elle est fort jolie ; elle doit plaire, et je serais enchanté de l'aimer.

La nièce se nomme Pélagie ; je viens de l'entendre appeler ainsi par sa tante, qui est allée se placer à une table de wisk, et n'en bougera pas jusqu'au moment de se retirer. Elle exhorte sa nièce à s'amuser, à être moins timide ; Pélagie rougit, et répond bien doucement : « Oui, ma tante. » Cette jeune personne paraît être la candeur même.

Madame Lépine s'empare de mademoiselle Pélagie et la conduit au cercle des petits jeux. Je me place à côté d'elle : je suis curieux de faire connaissance avec cette jeune innocente ; je m'aperçois que toutes les demoiselles se regardent, en me voyant mettre ma chaise près de celle de Pélagie ; le dépit et la jalousie brillent déjà dans leurs yeux !... En province on interprète si vîte la moindre action, la plus légère préférence ! mais peu m'importe ce que pensent ces demoiselles ; je suis bien le maître de faire ce qui me plaît.

Comme les jeunes personnes sont peu charitables entre elles!... Les demoiselles qui viennent d'habitude aux soirées, jouissent de l'embarras, de la timidité de la nouvelle venue, et cherchent à l'augmenter encore en lui proposant au jeu les questions les plus difficiles; en lui faisant faire ce qui doit le plus l'embarrasser. Je m'aperçois de ce petit manége et je tâche de mettre mademoiselle Pélagie plus à son aise. Une fois elle a voulu me remercier; elle a commencé une phrase dont je n'ai pu entendre la fin; mais elle a levé un moment les yeux, et j'ai pu voir qu'ils sont d'un bleu fort tendre et d'une expression assez douce.

Madame Lépine, qui est fort aimable, et s'occupe de tout ce qui peut amuser sa société, demade à madame de Ponchartrain si sa nièce est musicienne. « Oui, madame, » répond la vieille tante : Pélagie chante » et s'accompagne sur le forté. »

Aussitôt toutes les demoiselles supplient Pélagie de se faire entendre, de leur chanter quelque chose. Elles espèrent trouver

encore matière à la critiquer. Pélagie se défend bien gauchement ; elle examine sa tante ; celle-ci lui lance un regard qui signifie clairement : *chantez*, et la jeune personne se lève ; je la conduis au piano ; je lui propose de l'accompagner. « Non, mon» sieur, » me répond-elle ; « je m'accom» pagnerai bien moi-même. »

A coup sûr une autre m'eût remercié tout autrement, mais Pélagie est l'innocence même, et je vois qu'elle ne sait pas farder ses discours.

Elle nous chante une vieille romance en six couplets. On y parle d'amour ; on ne s'en douterait pas en écoutant Pélagie, qui ne donne aucune expression ni à son chant, ni à son instrument. Certainement une demoiselle de Paris, même en sortant de son pensionnat, aurait joué et chanté beaucoup mieux que cela ; elle aurait tourné les yeux avec grâce ; tandis que celle-ci ne les a pas levés de dessus les touches ; elle aurait mis de l'ame aux expressions de tendresse, tandis que celle-ci les a débitées bien froi-

dement. La comparaison ne semble pas d'abord avantageuse à Pélagie ; mais en réfléchissant que ce qui l'empêche de briller prouve son innocence et sa candeur, je trouve, moi, que sa gaucherie tourne entièrement à son avantage.

Ma sœur est dans le ravissement. Elle m'a vu m'asseoir près de Pélagie, lui adresser souvent la parole, la conduire au piano, la ramener à sa chaise !..... en voilà plus qu'il n'en faut pour annoncer un commencement d'amour, et cela doit naturellement finir par un mariage.

La soirée se termine ; chacun va se retirer ; mais Amélie trouve auparavant le moment de me présenter à la grand'tante qui m'honore d'un coup d'œil presque gracieux. En descendant l'escalier je me trouve près de Pélagie ; je ne puis faire autrement que de lui offrir la main : la demoiselle regarde sa tante, un coup d'œil lui permet d'accepter, et on me tend la main bien gauchement. J'ai soin de ne prendre que le bout des doigts ; je me forme aux manières

et aux usages de la ville. Enfin ces dames, qui demeurent à deux pas, sont bientôt devant leur porte où nous les laissons après les trois saluts de rigueur; et je remarque que mademoiselle Pélagie est très-forte sur les révérences.

Quand nous sommes rentrés, Amélie amène la conversation sur mademoiselle Pélagie; je m'y attendais; je la laisse parler avec son mari. C'est à qui renchérira sur son éloge : « C'est une jeune personne » charmante!... — Vraiment! c'est bien la » plus jolie demoiselle de Melun.— Et cela » est parfaitement élevé!... — Supérieure- » ment!... une éducation sévère ; mais aussi » quelle tenue!... quelle décence dans le » monde!... — C'est la candeur personnifiée.— Elle est excellente musicienne. — » Et on ne s'en douterait pas, parce qu'elle » n'y met aucune prétention. — Sa tante » n'a qu'elle pour héritière... C'est un ex- » cellent parti!—Le mari qui l'aura ne fera » pas une mauvaise affaire! — Et il pourra » compter sur la vertu de sa femme... »

Impatienté de ce que je ne dis rien, ma sœur s'adresse enfin à moi. « Eh bien ! Eu-
» gène, dis-nous donc ce que tu penses de
» mademoiselle de Ponchartrain ? — Ma
» chère amie, que veux-tu que j'ajoute
» après l'éloge que tu viens d'en faire ? —
» Est-ce que tu n'es pas de notre avis ? —
» Mais à peu près... — Oh ! tu ne veux pas
» en convenir ; mais j'ai fort bien vu que
» tu la trouves jolie...—Jolie, sans doute...
» —Bien élevée...—Pour bien élevée, je le
» crois, mais... — Enfin elle te plaît, mon
» cher frère... — Elle me plaît... ah ! par
» exemple... je n'ai rien dit qui prouve...—
» Mais je ne vois rien là que de très-natu-
» rel. Va, tes demoiselles de Paris ne pour-
» ront jamais ressembler à la charmante
» Pélagie.—Lui ressembler ? oh ! pour cela
» je suis de ton avis !... »

Amélie paraît fort contente ; j'ai beau lui dire qu'elle se trompe, elle est persuadée que je suis amoureux de Pélagie. Déneterre répète à chaque instant que ce serait un excellent mariage, et ne pouvant met-

tre fin à leurs discours, je prends le parti d'aller me coucher.

Pendant plusieurs jours rien de nouveau ne vient déranger le genre de vie établi chez ma sœur. Tous les soirs je l'accompagne à quelque soirée ; car lorsque je veux m'en défendre, elle finit toujours par trouver le moyen de me faire céder à ses désirs. Je vois donc tous les soirs mademoiselle Pélagie qui accompagne aussi sa tante, laquelle ne manque jamais de venir faire son wisk ou son reversi, auquel elle joue même le matin avec trois douairières qui ne font plus autre chose depuis quinze ans, et pour lesquelles le jeu est une affaire si importante, que l'une pleure quand on lui coupe un roi, et qu'une autre a fait une maladie pour avoir *regorgé le quinola.*

Pélagie se place aux petits jeux ; mais elle est toujours aussi timide, aussi embarrassée que le premier jour où je l'ai vue. Comme elle est fort jolie, les autres demoiselles n'ont point pitié d'elle ; quelques-uns des jeunes séducteurs de la ville sont venus

lui adresser de ces galanteries, de ces jolies choses, que les gens d'esprit n'osent plus dire, parce qu'elles sont trop usées. Mais l'esprit des petits-maîtres de Melun ne paraît faire aucune impression sur celui de Pélagie qui écoute bien froidement les complimens de ces messieurs, et ne leur fait pour toute réponse qu'une profonde révérence. Les jeunes gens, piqués de ne point produire plus d'effet, sont allés papillonner ailleurs. Seul, je suis resté fidèle à mademoiselle de Ponchartrain, et seul, aussi, j'obtiens d'elle des réponses un peu moins laconiques. Il est vrai que je ne lui fais pas de complimens embarrassans, et que je me mets à sa portée en ne l'entretenant que de sujets bien simples. Elle paraît un peu moins craintive près de moi; elle commence à lever les yeux en me répondant; je crois même qu'elle m'a souri deux fois!... Décidément elle m'a distingué.

La nouveauté de cette manière de faire sa cour m'amuse et me distrait. Mon cœur est toujours aussi calme près de Pélagie, et

cependant depuis que je la vois, je pense moins à Nicette. Cette jeune Agnès m'occupe, et sans avoir pour elle de l'amour, je me retrouve avec plaisir à ses côtés : sa jolie figure ne nuit pas ; mais sa timidité, sa candeur m'attirent encore davantage.

Ma sœur ne me dit plus rien ; mais je vois qu'elle est fort satisfaite. La grand'-tante m'accueille avec des manières très-aimables ; elle interrompt quelquefois son jeu pour me demander des nouvelles de ma santé, ce qui annonce l'extrême faveur dont je jouis auprès d'elle. Les demoiselles, à la vérité, ne me témoignent plus le même intérêt, ne font plus voir autant de plaisir à mon arrivée, et ne m'imposent plus de pénitences où l'on va s'embrasser ; mais comme je n'y attachais aucun prix, je ne fais pas attention à leur indifférence. Les mamans enfin chuchotent en me regardant, tandis que les papas me sourient avec malice ; tout annonce que l'on s'attend à un grand événement, et je suis peut-être le seul qui ne pense pas à ce qui occupe toute la ville.

C'est Déneterre qui le premier m'ouvre les yeux. « A quand la noce ? » me dit-il un soir en se frottant les mains. « — Com- » ment! Quelle noce ? — Eh parbleu! la » tienne!...—La mienne!... et avec qui?... » —Avec qui! avec qui!... Ah! tu fais le dis- » cret!... mais nous avons des yeux, mon » cher, et nous savons à quoi nous en tenir. » — Mais il me semble que j'ai des yeux » aussi, et cependant je n'ai rien vu qui » annonce...

»—Allons, mon cher Eugène, » me dit à son tour ma sœur, « pourquoi feindre » davantage avec nous, tes bons amis? Tu » aimes Pélagie; que dis-je! tu l'aimes!.. tu » l'adores, j'en suis assurée..... Toute la » ville le sait de même, oh! ce n'est plus » un mystère. — Ah! toute la ville sait » que... — Oui, mon ami. De son côté la » jeune personne t'a distingué ; cela est » aussi très-facile à voir : d'ailleurs per- » sonne ne devait prétendre l'emporter sur » toi. La tante te trouve fort convenable ; » elle connaissait notre mère ; elle fait grand

» cas de notre famille. En mariant sa nièce,
» elle lui assure mille écus de rente, et le
» reste de sa fortune à sa mort. Il me sem-
» ble que cela n'est pas à dédaigner ; avec
» ce que tu possèdes déjà, vous serez à votre
» aise, et vous ferez un ménage charmant.
» Dis-moi, maintenant, quand veux-tu que
» j'aille faire la demande? »

J'écoute ma sœur, et j'avoue que je suis fort étonné de ce que j'entends. Cependant, en y réfléchissant bien, je conçois que ma conduite, qui à Paris n'eût pas même été remarquée, a pu dans une petite ville faire naître toutes les conjectures sur lesquelles on s'appuie pour me marier à mademoiselle de Ponchartrain.

Amélie et son mari me répètent tant et si souvent que j'aime Pélagie qu'ils finiront par me le faire croire. Après tout, ferais-je si mal en épousant cette jeune Agnès?..... Si je n'en suis pas amoureux, je n'en serai peut-être que plus heureux ; je sais bien d'ailleurs que je ne puis plus éprouver un nouvel amour... tout ce que je puis faire,

c'est d'éteindre celui qui me tourmente encore malgré moi.

Près de cette innocente Pélagie, je coulerai des jours tranquilles : elle est timide, sage, bien élevée ; un mari en fera tout ce qu'il voudra. L'amitié est, dit-on, plus durable que l'amour ; je commencerai avec ma femme par de l'amitié, afin de l'aimer plus long-temps. Je ne serai point jaloux ; c'est un tourment de moins : j'aurai des enfans que j'éleverai d'une autre manière que ceux de ma sœur. Enfin, en ayant une épouse douce, candide et point bavarde, je ne serai pas exposé à ces petites *discussions* qu'Amélie nomme les douceurs conjugales, et qui ne sont pour moi que des querelles fort désagréables.

Toutes ces réflexions me jettent dans une indécision que ma sœur interprète suivant son idée favorite. Persuadée que j'aime en secret Pélagie, que Pélagie m'adore, que cette union me rendra le plus heureux des époux, et assurera ma tranquillité à venir, Amélie me presse, me tourmente, me per-

sécute pour que je l'autorise à demander la main de mademoiselle de Ponchartrain. A chaque instant elle me fait un nouveau tableau des douceurs de l'hymen ; Déneterre m'en dit autant, d'abord pour satisfaire sa femme, ensuite parce qu'il trouve que ce serait un bon parti pour moi : enfin il n'y a pas jusqu'à messieurs mes neveux, auxquels on a appris leur leçon, et qui tous les jours, en grimpant sur mes genoux ou mes épaules, me disent : « Mon » oncle, quand nous feras-tu aller à la » noce ? »

Je suis d'un naturel assez faible, comme vous avez dû vous en apercevoir ; fatigué d'être tourmenté du matin au soir pour me marier, je vois qu'il faut me décider à en passer par là, ou quitter de suite la petite ville dans laquelle on me désigne déjà comme le futur mari de mademoiselle de Ponchartrain.

Mais si je retourne à Paris, qu'y ferai-je? Maintenant que la vie de garçon m'ennuie, que j'ai besoin d'aimer, de m'attacher à

quelqu'un..... et de me détacher de celle dont je me croyais tant aimé!... Allons... marions-nous!..... adorons ma femme, si cela m'est possible; qu'elle soit pour moi l'ancre de salut.

Le résultat de mes réflexions me fait un jour répondre aux sollicitations de ma sœur: « Fais tout ce que tu voudras. »

Amélie ne m'en demande pas davantage; elle me saute au cou, m'embrasse, sans me laisser la faculté d'ajouter un mot, et court sur-le-champ chez madame de Ponchartrain faire la demande de la main de Pélagie pour son frère. Elle revient au bout d'une demi-heure m'apporter la réponse, qui est favorable. « On te la donne : » me crie-t-elle du bas de l'escalier; « elle est à toi : » tout est arrangé, convenu; dès demain » je vais m'occuper des bans. »

Je trouve ma sœur un peu expéditive : il n'y a plus moyen de reculer; la demande est faite et agréée, je suis engagé!... Comment! je vais me marier? je vais épouser Pélagie, que je connais à peine!..... Vrai-

ment il me semble encore que tout ceci n'est qu'une plaisanterie ; je ne puis pas me faire à l'idée d'être le mari de mademoiselle de Ponchartrain.

CHAPITRE IV.

Entretien avec ma future.

Depuis que mon mariage est arrêté, j'ai la permission d'aller seul chez madame de Ponchartrain, faire ma cour à Pélagie, en présence de sa tante. Le soir je donne quelquefois le bras à ces dames pour aller en société, et je les reconduis chez elles. Tout cela ne m'amuse pas infiniment ; cette étiquette, ces cérémonies, ces puerilités de province commencent à me lasser : mais lorsqu'une fois je serai marié, je compte bien retourner à Paris, et apprendre à ma femme une autre manière de vivre.

Malgré toutes les peines que ma sœur se donne pour avancer ce qu'elle appelle l'instant de mon bonheur, je ne puis être l'é-

poux de Pélagie que dans un mois ; d'ici là, j'espère faire plus ample connaissance avec ma future. Je la vois à la vérité tous les soirs ; mais c'est en société, c'est en jouant aux petits jeux, où toutes les jeunes personnes ont les yeux attachés sur nous, pour deviner ce que l'on se dit quand on va se marier. Pauvres petites ! c'est en vain que vous prêtez l'oreille, que vous tendez le cou, que vous voulez saisir nos moindres mots ; vous n'entendrez rien qui puisse vous instruire sur ce sujet, car nous n'en avons pas encore parlé mademoiselle Pélagie et moi.

Il peut paraître étonnant qu'un futur n'ait pas encore parlé amour et mariage à celle avec qui il va s'engager ; mais j'avoue que je n'aime pas à mettre tout le monde dans la confidence de mes pensées ; et en société, il me serait bien difficile de dire à Pélagie quelque chose qui ne fût pas entendu par toutes ces oreilles qui nous entourent sans cesse ; comment, d'ailleurs, causer sur un chapitre intéressant en jouant

à la sellette ou à M. le curé! J'espérais être plus à mon aise auprès d'elle le matin ; mais la tante est toujours là, souvent même survient quelque autre connaissance. Je ne puis voir un instant Pélagie seule; impossible d'avoir avec elle une conversation suivie! cela commence à m'impatienter. Avant de se marier, il me semble fort naturel de faire connaissance avec sa femme : je me sens l'envie d'envoyer au diable ce cérémonial de province qui n'a pas le sens commun ; c'est à ma sœur que je vais m'adresser pour obtenir une entrevue avec ma future.

« Amélie, je voudrais cependant bien » causer un peu avec Pélagie. — Eh bien! » qui t'en empêche; mon ami? ne la vois-» tu pas tous les soirs et tous les matins, si » cela te plaît? — Oui, sans doute, je la » vois les matins, mais c'est en présence de » sa tante et de trois ou quatre vieilles têtes, » qui ôteraient l'envie de parler d'amour » à l'amant le plus enflammé; d'ailleurs » Pélagie est fort timide : comment veux-tu

» qu'elle s'explique sur ses sentimens devant
» le monde? — Mais, mon ami, tu dois
» facilement les deviner par les demi-mots
» qu'elle laisse échapper. — Ma chère amie,
» au point où nous en sommes, je ne puis
» pas me contenter de demi-mots ; je veux
» du positif : enfin je veux savoir à qui j'ai
» affaire. — Mais on vous laisse causer bien
» librement, il me semble. — Oui, oh ! c'est
» charmant ! mais je te répète que cela ne
» me suffit pas... — Le soir, tu es tou-
» jours assis près d'elle ; tu peux lui parler
» bas, lui serrer la main ! — Ma pauvre
» Amélie, tu me fais rire avec tes faveurs
» de province... on en obtient bien davan-
» tage à Paris, de jeunes personnes avec
» qui l'on ne se marie point. — Tant pis
» pour les demoiselles de Paris, mon frère.
» — Tant pis ou tant mieux, car enfin un
» excès de sévérité est souvent nuisible : les
» principes de l'honnêteté une fois gravés
» dans l'ame d'une jeune fille, je ne vois
» pas pourquoi on lui refuserait une douce
» liberté : celles qui commettraient quelques

» fautes, les auraient à coup sûr faites plus
» tard; mais celles qui se conduiraient
» toujours bien, et n'abuseraient point de
» la faculté d'écouter les fleurettes, celles-
» là, ma chère Amélie, apporteraient déjà
» en se mariant une garantie de leur sa-
» gesse. Car tu conviendras qu'il n'y a pas
» grand mérite à être innocente, lorsqu'il
» est impossible de cesser de l'être. — Ah!
» mon frère, quelles idées avez-vous des
» femmes! On voit bien que vous avez été
» gâté à Paris. — Ma sœur, j'ai sur l'édu-
» cation des demoiselles des idées moins
» étroites que les tiennes : par exemple,
» j'approuve beaucoup la méthode des
» Anglais, qui laissent aux jeunes filles la
» faculté de faire tout ce qu'elles veulent
» avant le mariage. A Londres, une demoi-
» selle sort seule de chez ses parens, pour
» aller voir ses amis, ses connaissances.
» Elle peut se rendre au concert, au spec-
» tacle avec un jeune homme, sans que l'on
» suppose pour cela que ce jeune homme
» soit son amant; elle va au bal sans mentor,

» et peut, en société, rire, parler, tenir la
» conversation sans être rappelée à l'ordre
» par ses parens : mais une fois mariée,
» c'est tout différent ; elle doit être rangée,
» tranquille, occupée entièrement du soin
» de son ménage et de ses enfans ; elle ne
» sort plus qu'avec son mari, ne reçoit
» aucun homme qu'en sa présence ; et dans
» les fêtes, dans les assemblées, se place
» parmi les personnes de son sexe, qui,
» comme elle, ne se réunissent plus aux
» hommes, que la plupart du temps elles
» quittent l'après-dînée pour leur laisser
» la faculté de boire et de dire des folies.
» Eh bien ! trouves-tu cette manière de se
» conduire si mauvaise ? Je suis persuadé,
» moi, qu'il y a moins d'hommes trompés
» en Angleterre qu'en France. — Baste ! ils
» le sont avant le mariage, voilà tout. —
» Et ici nous le sommes après. — Mon
» frère !... — Oh ! ne te fâche pas ! je ne dis
» pas cela pour toi. — Enfin où voulez-vous
» en venir ? — Je veux que tu me procures
» un tête-à-tête avec Pélagie. — Un tête-à-

» tête! y pensez-vous? — Avec ma future,
» cela sera en tout bien, tout honneur. —
» Mais la décence... les mœurs... — La dé-
» cence et les mœurs ne peuvent être bles-
» sées là-dedans... — Mais l'usage... — Tes
» usages commencent à m'ennuyer beau-
» coup, et si tu ne me procures pas l'en-
» trevue que je te demande, je suis capable
» de partir un de ces matins, et de te
» laisser sur les bras ma future, sa tante et
» tous les commérages de la ville! — Ah!
» mon dieu! l'étourdi! il me fait frémir!...
» Allons... je vais tâcher d'arranger cela...
» d'ailleurs, c'est dans huit jours que vous
» vous mariez, et... au fait... Mais il me
» vient une idée : je vais aller chez madame
» de Ponchartrain; je lui demanderai la
» permission d'emmener sa nièce faire des
» emplettes nécessaires pour le mariage :
» elle ne peut me refuser; alors j'amenerai
» Pélagie ici, et tu pourras lui parler tout
» à ton aise... — C'est bien heureux... —
» Mais jespère, mon ami, que tu te con-
» duiras avec sagesse, et que... — Sois donc

» tranquille !... tu as vraiment une bien » mauvaise opinion de moi. — La preuve » du contraire, c'est que je vais chercher » ta future. »

Ma sœur se rend en effet de suite chez madame de Ponchartrain. Ma menace de partir a fait trembler cette pauvre Amélie ; elle n'a pas voulu me laisser aller à Paris pour y acheter les présens indispensables : c'est Déneterre qui s'est chargé de tout cela. Je n'ai pas insisté, car j'aurais pu faire à Paris quelque rencontre capable de me faire oublier mon mariage.

Amélie a réussi dans son projet : elle revient bientôt avec Pélagie, qui, en me voyant, rougit et me fait la révérence comme si j'étais un étranger. « Voilà mon » frère, qui sera charmé de causer un peu » avec vous, dit ma sœur en faisant entrer » Pélagie. J'ai mille choses à faire ; je suis » obligée de vous quitter quelques instans ; » mais dans huit jours vous serez unis : » ainsi je ne vois pas grand mal à vous lais- » ser ensemble. »

Amélie s'éloigne, et je suis enfin seul avec ma future. Pélagie s'est assise à une lieue de moi. Je commence par aller placer ma chaise tout contre la sienne, et je m'empare de ses deux mains...je vois avec plaisir qu'elle ne fait aucun effort pour les retirer de dedans les miennes. Je la regarde pendant quelques minutes ; elle tient ses yeux baissés et ne dit mot... Je crois que, si je ne commençais pas l'entretien, nous resterions comme cela toute la journée en silence et sans bouger : au fait c'est à moi à commencer.

« Mademoiselle, vous savez que nous » allons nous marier? — Oui, monsieur.— » Dans huit jours je serai votre époux... — » Oui, monsieur.—Cela vous fait-il plaisir? » — Oui, monsieur. — Vous m'aimez donc » un peu? — Oui, monsieur. »

Allons, voilà qui ne va pas mal. Je voudrais cependant obtenir autre chose que ces éternels : *Oui, monsieur*... Tâchons de nous y prendre de manière à la faire répondre moins brièvement.

« Quand vous m'avez vu pour la pre-
» mière fois, est-ce que vous m'avez dis-
» tingué... préféré à d'autres jeunes gens!.. »

Cette question lui paraît sans doute embarrassante. Elle est quelque temps sans me répondre... enfin j'entends un : « Oui,
» monsieur.

» — Votre cœur n'avait jamais parlé
» avant de me voir?... — Je ne sais pas,
» monsieur... — Comment! est-ce que vous
» aviez déjà éprouvé de l'amour?... — Oh!
» non, monsieur; je ne connais pas cela!
» — Mais vous le connaissez maintenant!
» — Non, monsieur. — Vous ne m'aimez
» donc pas?... — Mais si, monsieur... —
» En aimeriez-vous mieux un autre que
» moi! — Je ne sais pas, monsieur. — Si
» l'on vous mariait avec un autre, en
» seriez-vous fâchée? — Je ne sais pas,
» monsieur. — Mais pourquoi donc m'é-
» pousez-vous? — Je ne sais pas, mon-
» sieur. »

Ah! je suis près de perdre patience!... voilà une femme qui, avec sa douceur, me

fera donner au diable!... Je commence à craindre d'avoir pris de la bêtise pour de la candeur!... et de la gaucherie pour de la timidité!... Mais sa main tremble.. sans doute elle craint de m'avoir fâché; allons, remettons-nous, il ne faut pas l'effrayer; ce ne serait pas le moyen de lui plaire et de gagner sa confiance.

« Pélagie... — Monsieur... — Ma chère » amie, quand on va épouser quelqu'un on » ne l'appelle plus monsieur. — Comment » donc faut-il dire? — Nommez-moi votre » ami... je désire l'être toujours. — Oui, » mon ami. — Votre tante vous a élevée » bien sévèrement? — Oui, mon ami. — » Vous ne recevez point de jeunes gens » chez vous? — Non, mon ami. — Le » monde vous plaît-il? — Oui, mon ami. » — Quand nous serons mariés, que vou- » lez-vous faire? — Tout ce que vous vou- » drez, mon ami. — Resterons-nous dans » cette ville, ou irons-nous habiter Paris? » — Ah!... cela m'est égal... Cependant... » — Eh bien!.. allons, parlez sans crainte...

» — Je crois que j'aimerais mieux Paris...
» — En ce cas je suis charmé de me ren-
» contrer avec vous. »

Et je lui baise la main, afin de lui témoigner un peu d'amour. Elle retire sa main bien vîte.

« Pélagie, un futur époux peut baiser la
» main à sa prétendue, tant que cela lui
» fait plaisir. — Vraiment? — Je vous le
» jure. »

Aussitôt elle me représente ses deux mains. Elle est d'une docilité charmante : c'est toujours quelque chose.

« Pélagie, que vous a dit votre tante à
» mon sujet? — Elle m'a dit qu'elle me per-
» mettait de vous écouter. — Et puis? —
» Que vous aviez demandé ma main, et
» qu'elle vous l'avait accordée. — Elle ne
» vous a donc pas consultée auparavant? —
» Non, mon ami... pourquoi faire? — Mais
» pour savoir si je vous convenais. — Oh!
» ce n'était pas la peine... — Mais il me
» semble que si. — Je suis trop bien élevée
» pour ne pas obéir à ma tante. — Mais si

» j'avais été vieux, laid, goutteux... — Ah !
» c'est égal... — Vous m'auriez épousé de
» même? — Sans doute, si ma tante l'avait
» voulu... — Mais vous n'avez alors aucune
» inclination pour moi? — Qu'est-ce que
» c'est que de l'inclination? — Quoi ! votre
» tante ne vous a pas dit que l'on doit
» aimer son mari ! — Oh ! si. — Lui être
» fidèle. — Oh ! si. — Faire toutes ses vo-
» lontés... — Oh ! si. — N'en jamais écou-
» ter d'autres... — Oh ! si... »

Je n'y puis plus tenir ; je saute de dessus ma chaise... Pélagie effrayée se lève aussi et me regarde. Je me promène à grands pas, dans la chambre... Elle vient à moi cependant.

« Est-ce que vous vous êtes fait mal? » me demande-t-elle en ouvrant ses grands yeux de toute sa force. Je ne puis m'empêcher de sourire de sa question. Je l'entoure de mes bras ; je la serre assez tendrement... Je veux à tout prix tâcher de l'animer. D'abord elle cherche à se dégager ; mais je lui dis qu'un futur mari a le droit de pres-

ser sa prétendue dans ses bras. « — Ah! » c'est différent, » me répond-elle, et elle se laisse aller dans les miens. « — Il peut » aussi vous embrasser, » lui dis-je, et je prends plusieurs baisers sur ses joues, sur ses lèvres... Elle me laisse faire... Voyez cependant comme l'ignorance est souvent dangereuse. Voilà une Agnès dont on ferait tout ce qu'on voudrait avec de faux raisonnemens.

Mais j'entends ma sœur; je quitte Pélagie, qui se laissait embrasser avec une docilité charmante. Je crois même que cela commençait à l'animer.

« Allons, » dit ma sœur en arrivant, « il est temps de retourner chez votre tante, » ma chère Pélagie; elle pourrait se fâcher » d'une plus longue absence. Vous avez eu » tout le loisir de vous parler, et vous l'au» rez encore bien plus quand vous serez » mariés; prenez votre schall, et par» tons. »

Pélagie prend son schall sans rien dire et se dispose à suivre ma sœur. Je lui dis

adieu ; elle me regarde alors assez tendrement... Je crois que les baisers ont fait quelque effet sur son cœur, et cela me rend un peu d'espoir pour l'avenir.

Je vois maintenant que ma future n'a point d'esprit, peut-être même pourrais-je ajouter quelque chose de plus, mais il faut s'en consoler. Je crois que, pour être heureux, il n'est pas nécessaire d'avoir pour femme un génie ; les femmes d'esprit sont d'ordinaire bien ennuyeuses dans leur ménage, et celle qui s'occupe sans cesse à faire briller les dons qu'elle a reçus de la nature, songe bien rarement à soigner ses enfans et à plaire à son époux. Du moment qu'une femme se croit plus d'esprit que son mari, elle ne se laisse plus gouverner par lui. D'ailleurs, j'ai déjà eu beaucoup de liaisons avec des femmes spirituelles, et le résultat n'en a pas été meilleur pour moi. Agathe, Caroline, madame de Marsan avaient de l'esprit... Et Nicette ?... elle en avait aussi, et cependant... Allons, il est très-heureux que ma femme n'en ait point.

Je sais bien que d'un génie à une bête il y a une grande distance, et que si les prétentions sont fatigantes, la sottise l'est encore davantage. Mais le mariage, qui fait tant de métamorphoses, parviendra, je l'espère, à former le jugement de Pélagie. J'ai déjà cru m'apercevoir que mes caresses l'avaient émue : il est un moment où la nature semble engourdie; une crise est alors nécessaire. Le cœur et l'esprit de Pélagie n'attendent peut-être que cette crise-là pour se développer.

CHAPITRE V.

Je me marie.

Le grand jour est arrivé. C'est aujourd'hui que je dois prononcer ce *oui* solennel qui m'engagera pour toujours... C'est bien long, toujours... c'est bien court, quand on est heureux.

Quelquefois des pensées mélancoliques viennent m'attrister. Je ne suis pas amoureux de celle que je vais épouser, et je sens que c'est là ce qui doit nous faire marcher si légèrement vers l'autel !... L'amour qui charme le présent et embellit l'avenir, est un dieu bien nécessaire le jour d'un mariage ; il devrait toujours y présider. Cependant je vais me passer de lui... Il le faut

bien... qui aimerais-je maintenant ?... Je ne dois plus y penser... et j'y pense encore. Elle ne m'aimait pas !... et d'ailleurs pouvais-je l'épouser !... c'eût été une folie... mais une folie qui rend heureux est-elle donc si blâmable !...

Je sens des larmes mouiller mes paupières !... Est-ce donc ainsi que je dois inaugurer ce jour ?... C'est un dernier souvenir que je lui donne... désormais je ne veux plus penser à tout cela... Allons, tâchons d'être gai... aimable près de Pélagie... aimable ! elle ne s'en apercevra pas! N'importe! étourdissons-nous.

C'est ma sœur qui entre la première dans ma chambre... Je crois qu'elle s'aperçoit de ma tristesse... elle m'embrasse ; elle me presse dans ses bras ; elle m'assure que je serai bien heureux... Ainsi soit-il ! Je ne l'ai pas été jusqu'à présent en amour; peut-être le serai-je en ménage.

Je surmonte ma faiblesse et je reviens à moi. Cette pauvre Amélie !... elle est si contente quand elle me voit sourire.

A propos, où logerai-je avec ma femme? Je n'y ai pas encore songé; mais je suis bien tranquille : ma sœur s'est chargée de tout, et elle n'est pas femme à oublier quelque chose. Je serais bien aise cependant de savoir où je dois conduire ma moitié ce soir.

« Ma sœur, tu ne m'as pas encore dit » où j'habiterai... — Mon ami, cela va sans » dire !... — Il faut pourtant que tu me le » dises, parce que je ne le devine pas...— » Mad. de Ponchartrain n'a-t-elle pas une » maison superbe dont elle n'occupe pas » la moitié?... C'est là que tu logeras avec » ton épouse. — Chez la tante... cela ne me » plaît pas beaucoup. — Sois tranquille ! » ton appartement est à part, et fort éloi- » gné du sien : vous ne communiquerez » ensemble que lorsque cela vous fera plai- » sir. Oh ! j'ai bien pensé que tu voudrais » être chez toi ; j'ai tout fait disposer en » conséquence. — A la bonne heure. Ha » çà ! ma future a-t-elle reçu tous les ca- » deaux d'usage?... — Oui, mon ami : tu

» ne te souviens donc plus que je t'ai mon-
» tré hier la corbeille et que je t'ai dit que
» Déneterre a dépensé mille écus sur les
» fonds que tu lui as remis... — Ah ! c'est
» vrai !... cela m'était sorti de la tête... —
» Oh ! je t'assure que Pélagie sera enchan-
» tée !... Il y a une parure délicieuse !... des
» schalls... des étoffes... — Fort bien... Je
» n'ai donc plus rien à faire aujourd'hui
» qu'à me marier. — Oh ! mon dieu, oui,
» mon ami. — Tant mieux. Pour quelle
» heure est-ce ? — A onze heures tu iras
» prendre ta femme pour la conduire à la
» mairie... Nous aurons deux voitures ; je
» les ai commandées... — Deux voitures...
» Il me semble que c'est bien peu... — Il n'y
» en a pas davantage à louer dans la ville.
» — Oh ! alors c'est différent. — Mais pour
» ce soir nous aurons plusieurs chaises à
» porteur et des brouettes... — Ah ! on a
» encore de tout cela ici ? — Oui, certaine-
» ment : c'est fort commode et bien moins
» dangereux que tes voitures à chevaux,
» qui me font toujours trembler. — Il est

» certain que dans une brouette on ne
» prend pas le mors aux dents. Et de la
» mairie nous irons à l'église? — Oui ; c'est
» pour une heure. — Et après? — Après
» on reviendra ici, où l'on causera jusqu'à
» trois heures. — Où donc se fait la noce?
» — Ici, mon ami ; madame de Ponchar-
» train voulait d'abord qu'on la fît chez
» elle ; mais j'ai fini par l'emporter. Tu sens
» bien qu'ici nous serons plus libres !...
» Nous pourrons rire, chanter, faire des
» folies... — J'avoue que je serai charmé
» que tu me fasses faire des folies... Et le
» bal est aussi chez toi, sans doute? — Oh !
» non, mon ami ; pour le bal il se donnera
» chez madame de Ponchartrain, qui a un
» salon superbe où l'on peut, à l'aise,
» former trois contredanses. D'ailleurs il
» est plus convenable que le soir on soit
» tout porté pour coucher la mariée. —
» Comment ! coucher la mariée?... Mais
» je pense que c'est mon affaire. — Non,
» mon ami : n'est-il pas d'usage que ce
» soient les proches parentes qui la con-

» duisent dans la chambre nuptiale, qui
» la déshabillent... qui la couchent enfin.
» — Tu me feras le plaisir d'abréger le
» plus possible tout ce cérémonial que je
» trouve ridicule. Il me semble que ce de-
» vrait être au marié à déshabiller sa
» femme et à la coucher... ou à ne la pas
» coucher de suite, si cela les amuse... Ils
» sont bien libres de faire ce qu'ils veu-
» lent!... — Ah! mon frère, la décence!...
» — Ma chère amie, à force d'être décent,
» on finit par être indécent, comme à
» force de faire de l'esprit on finit par dire
» des bêtises. Les extrêmes se touchent, la
» trop grande sévérité enfante la débau-
» che, comme l'extrême rigidité dans les
» mœurs conduit souvent à leur dissolution.
» *Summum jus, summa injuria.* Les sauva-
» ges qui habitent les contrées où l'homme
» policé n'est point leur maître, doivent
» avoir des mœurs pures, puisqu'ils sui-
» vent les inspirations de la nature, et ce-
» pendant cette extrême pureté qui les fait
» aller nus et les porte à ne se rien cacher

» les uns aux autres, ressemble chez nous
» à un rafinement de libertinage. Ce Dio-
» gène, qui voulait être sage, n'était qu'un
» fou ; et Cratès, qui se croyait philosophe,
» n'était que dégoûtant ; et combien d'écri-
» vains qui, à force de vouloir s'élever au
» sublime, tombent dans le pathos ! de sa-
» vans qui, en voulant être profonds, ne
» sont plus qu'amphigouriques ! d'acteurs
» qui, en voulant être naturels, devien-
» nent ridicules, et de danseurs qui, pour
» vouloir s'élever trop haut, se laissent
» tomber par terre ! Tout ceci est pour te
» dire qu'il faut un juste milieu en tout ;
» et que, lorsque deux époux ont satisfait
» aux lois et à la religion, il doit leur être
» permis d'aller se coucher sans attendre
» qu'on aille les mettre solennellement en-
» tre deux draps, ce qui, à mon avis, doit
» blesser la pudeur, au lieu de lui faire
» plaisir.

» — Mon ami, j'en suis bien fâchée; mais
» l'usage... — Va ! si j'étais amoureux de
» ma femme, je t'escamoterais cet usage-là !

» mais n'en parlons plus : j'en passerai par » tout ce qu'on voudra. — C'est très-bien, » habille-toi et viens déjeûner. »

Il faut soigner ma toilette ; c'est bien le moins que l'on cherche à se faire beau le jour de ses noces. Quoique Pélagie m'ait dit qu'elle m'aurait épousé de même si j'avais été vieux et laid, j'aime à croire, cependant, qu'elle s'aperçoit de la différence. Me voilà prêt ; un homme, à moins d'être fat, ne peut pas rester fort long-temps à sa toilette, et je ne suis pas, comme Raymond, un quart d'heure à réfléchir où je placerai une épingle, et dans quel sens je mettrai les bouts de ma cravate. A propos de mon voisin, c'est dommage qu'il ne soit pas à Melun, il se serait fait le premier garçon de ma noce, et y aurait certainement inventé quelque chose de nouveau ; mais probablement cela aurait mal tourné pour moi : je crois qu'il vaut mieux qu'il n'y soit point.

Mes neveux viennent en sautant et en gambadant m'avertir que le déjeûner m'at-

tend ; ils ont déjà leur belle toilette, et sont dans une si grande joie que l'on ne s'entend pas dans la maison. Heureux âge ! où la moindre nouveauté, un changement dans les habitudes, l'idée d'une fête, d'une noce, d'un grand dîner, tout ce qui a un air de désordre, de dérangement, porte l'ivresse, le plaisir dans notre cœur ! Nous devrions conserver plus long-temps ce qui tient au premier âge.

Je trouve Déneterre en grande tenue ; il vient à moi, m'embrasse, me serre la main d'un air de satisfaction, et me dit d'un ton moitié grave, moitié comique : « Eh bien ! te voilà des nôtres !... »

Je le regarde en souriant et j'étouffe un soupir qui répondait fort mal à son compliment.

« Allons, mangeons... et mangeons bien, » dit mon beau-frère en se mettant à table. » Mon ami, tu as besoin aujourd'hui de » prendre des forces... »

Voilà le chapitre des plaisanteries qui va commencer ; mais il ne sera pas long dans

une petite ville où l'on ne se permet point les mots à double entente ; d'ailleurs que l'on dise ce qu'on voudra, je suis déterminé à entendre tout de bonne grâce ; mais suivons le conseil de Déneterre : mangeons beaucoup : c'est ce que j'ai de mieux à faire jusqu'à ce soir.

« Dépêchons-nous, dit Amélie, il est » bientôt onze heures : il ne faut pas faire » attendre ta femme, mon cher Eugène. » — Non sans doute ; cela ne serait pas » honnête : mais je suis prêt à partir. — » Allons, Déneterre... as-tu fini ?..... — » Donne-moi donc le temps d'avaler... — » Ah ! que tu es long à tout ce que tu fais... » mets donc les chapeux à ces enfans. — » Comment ! tu les emmènes à la mairie... » — Certainement. — C'est une folie ; cela » ne les amusera pas : ils gêneront dans la » voiture, il vaut mieux ne les prendre » que pour aller à l'église.—Et moi je veux » qu'ils viennent maintenant... est-ce que » je les ai habillés pour les laisser à la mai- » son ?—Mais je te dis que nous les revien-

» drons chercher tout à l'heure... — Je te » dis que je veux les emmener tout de » suite... — Il n'y aura pas de place pour » eux... — Tu les mettras sur tes genoux... » — Pour qu'ils me donnent des coups de » pieds... et salissent les robes des dames !... » — Ils se tiendront tranquilles... — Cela » serait nouveau... — Ah ! que tu m'en- » nuies avec tes raisons !... — C'est toi qui » es une entêtée. »

Onze heures sonnent, et je mets fin à la discussion, en annonçant que je pars ; les époux en font autant, et nous emmenons les petits garçons. J'étais bien sûr que cela finirait comme cela.

Les deux voitures sont devant la maison. Les cochers ont les gants blancs et de gros bouquets. Tous les voisins sont aux portes et aux fenêtres ; c'est un si grand événement qu'un mariage dans une petite ville... il y a de quoi parler pour plus de huit jours.

Nous mettons cinq minutes à faire un trajet de la longueur d'un petit boulevard

de Paris ; mais les chevaux ne sont pas habitués aux carrosses, et les cochers vont tout doucement pour avoir l'air de faire une course. Nous arrivons cependant : nous voici dans le grand salon où sont les intimes, les personnages les plus distingués, invités à la première cérémonie. Je ne vois pas encore ma future... Je veux aller la chercher... on m'arrête; je ne dois pas encore pénétrer dans sa chambre. « Elle » va venir, me dit madame de Ponchar- » train : modérez-vous, mon cher Dorsan; » vous allez la voir. »

Je me modère très-facilement : cependant je voudrais que tout fût déjà terminé. Je commence à être assommé de tous ces complimens que chacun m'adresse, et auxquels je ne sais plus que répondre ; parce qu'on me dit toujours la même chose.

Enfin Pélagie paraît, conduite par sa tante et ma sœur. Sa toilette est magnifique, et sa figure encore plus jolie qu'à l'ordinaire : tout le monde l'admire ; les complimens recommencent. Cette fois je les entends

avec plus de plaisir ; la présence d'une jolie femme m'en inspire toujours, et je ne suis pas fâché de l'admiration que la mienne fait naître.

Je cours prendre la main à ma future : elle tient ses yeux baissés, et paraît décidée à ne point les lever d'aujourd'hui. Je l'entraîne vers la porte et la conduis à la voiture sans écouter les représentations de sa tante et de ma sœur, qui me crient : « Ce n'est » pas cela !... attendez-donc... Ce n'est pas » à vous à lui donner la main !... Vous dé» rangez l'ordre !... »

Je ne m'embarrasse pas de l'ordre des cérémonies. Madame de Ponchartrain est près de se fâcher ; ma sœur l'apaise en mettant mon étourderie sur le compte de mon excessif amour. On monte en voiture, ce qui est l'affaire d'un demi quart d'heure, parce que c'est à qui n'entrera pas le premier dans le carrosse, puis à qui se cédera les places du fond. Il faut que je me retienne pour ne point pousser dans la voiture ces maudits cérémonieux qui restent une

heure sur le marche-pied. Pauvres amans qui vous mariez en province, que vous devez faire de mauvais sang ! Enfin on est placé : Déneterre est obligé de s'en aller à pied avec ses enfans, qui ont déjà accroché trois garnitures et crotté plusieurs souliers de satin blanc : ces petits drôles-là sont vraiment bien divertissans.

Nous arrivons à la mairie. Comme en province on n'est pas à la queue pour se faire marier, nous n'attendons point pendant une heure que notre tour arrive. La cérémonie se fait assez promptement : me voilà marié suivant la loi ; il n'y a déjà plus à s'en dédire.

Pour nous rendre à l'église, il faut subir le même cérémonial relativement aux voitures : l'ordre de la marche est encore plus long à régler ; car plusieurs personnes nous ont rejoints à la mairie, et il y a déjà trois chaises à porteurs et deux brouettes à ajouter au cortége. Mon hymen a mis en l'air toute la ville ; l'église est remplie de monde ; nous pouvons à peine percer la foule pour

trouver un passage. Ceux qui ne sont pas de la noce sont venus pour critiquer ; ceux qui en sont, pour admirer, et les flaneurs, les oisifs, les petites ouvrières, les mamans et les vieilles femmes pour dire leur mot sur le marié et l'épousée.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un mariage, car il est facile de se procurer à Paris ce plaisir-là. Je ne ferai donc point le détail du mien ; il ressemble aux autres pour la forme, et j'entends dire plusieurs fois : « Voilà un joli couple ; ils sont très-» bien tous deux !... » On aime toujours à entendre ces choses-là.

Enfin le oui fatal est prononcé : Pélagie l'a dit si bas qu'on ne peut l'avoir entendu. Pour moi, j'ai montré de la fermeté ; on nous a fait un sermon, un peu long peut-être, mais fort touchant, fort attendrissant. Quand on se lie pour la vie, comment n'éprouverait-on pas d'émotion !... J'ai regardé Pélagie... elle n'a pas pleuré ; ses yeux sont baissés ; son maintien est aussi réservé, sa tenue aussi modeste ; mais elle

n'est pas plus émue qu'à l'ordinaire : cela me contrarie ; il me semble qu'elle aurait dû pleurer.

Tout est fini ; je suis marié !... Nous quittons l'église en passant entre un triple rang de curieux. Nous nous rendons chez ma sœur ; nous mettons trois quarts d'heure à faire un chemin d'une portée de fusil : il est vrai que la moitié de la ville a grossi notre cortége, et qu'il faut rendre à chaque instant des saluts et des révérences.

Nous sommes arrivés : il n'est qu'une heure et demie ; on ne dîne qu'à trois : que fera-t-on d'ici là ? Voilà le temps le plus difficile à employer. Quelques vieilles proposent déjà un boston ou un wisk ; mais madame de Ponchartrain pense que ce serait manquer à l'étiquette de jouer le matin d'un jour de noce : il est du bon ton de ne rien faire ; c'est assez de s'amuser à causer en se tenant bien raide de peur de chiffonner sa toilette.

Sans prendre l'avis de la chère tante, je descends au jardin avec ma femme. Je vou-

drais la mener dans quelque allée solitaire... non que je veuille déjà user de mes droits d'époux, mais je voudrais tâcher de lire dans le cœur de Pélagie, et savoir ce qu'elle éprouve maintenant... Impossible d'être libre!... Toutes les demoiselles nous ont suivis; les petites curieuses ne nous perdent pas de vue : cela donne tant à penser! Deux jeunes mariés; cela est si gentil à voir!... quand ils sont gentils, mais vous savez que nous le sommes.

Je ne puis que prendre la main à ma femme; je la serre tendrement... bien tendrement... elle me regarde en souriant... Bon! entendrait-elle ce langage?

« Vous me faites mal aux doigts, » me dit-elle bien doucement en retirant sa main. Ah! c'est vraiment désespérant!... je n'ai plus envie de me promener seul avec elle.

Heureusement l'heure du repas est venue. On se rend, toujours en cérémonie, dans la salle à manger; on se place dans l'ordre voulu par les convenances. Je suis à un bout de la table; ma femme est à l'autre : c'est

le moyen d'entretenir l'harmonie entre nous ; et puis on sait que nous finirons par nous rapprocher.

Le plus grand calme règne pendant le premier service : on se tient bien droit, on se regarde, on se passe les mets, on mange ; on trouve tout divin, exquis, délicieux : voilà à peu près à quoi se borne la conversation. Je ne me sens pas envie de l'animer ; je suis sérieux, pensif même ; quelquefois je regarde ma femme... ses yeux sont constamment fixés sur son assiette... Ceux de madame de Ponchartrain peignent la satisfaction que lui fait éprouver la tenue décente des mariés ; il est certain qu'on ne nous reprochera pas d'avoir l'air de deux fous.

En examinant tous les convives, je m'aperçois que j'ai à ma droite une jeune blonde assez jolie, assez gaie, et avec qui j'ai plusieurs fois ri en société, autant qu'il est permis de rire dans les cercles où nous allons. Je lui adresse la parole pour me distraire ; mais elle me répond maintenant

avec une froideur, une réserve, une sécheresse!... D'où vient cela?... eh! mon dieu! j'oublie que je suis à présent un *homme marié*. Je veux encore faire l'aimable près des demoiselles ; mais j'ai perdu ma qualité de garçon, qui valait cent fois mieux à leurs yeux que toutes les galanteries que je pourrais leur adresser maintenant.

Je veux cependant m'égayer à quelque prix que ce soit : mangeons : mais je n'ai pas faim... Buvons... ah! prenons garde! un marié doit conserver sa tête. Enfin voilà le second service : les appétits sont un peu calmés ; les beaux esprits commencent à se mettre en train, les plaisans à lâcher quelques bons mots, quelques remarques bien fines ; les jeunes gens tâchent de rire, et les dames s'efforcent de trouver tout cela drôle. Ma sœur est dans l'enchantement ; elle fait de son mieux pour maintenir cette aimable gaieté : quant à Déneterre, il est tellement occupé à découper et à soigner la petite table où sont ses garçons, avec six autres enfans, qu'il n'a pas le temps de placer une parole.

Le dessert et les vins de liqueur mettent le comble à cette hilarité générale, augmentée encore par quelques petites espiégleries de mes neveux, qui font tomber deux piles d'assiettes, cassent trois verres, renversent de la sauce sur quelques robes, en venant prendre ce qu'on va leur envoyer, et qui n'arrive jamais assez tôt pour les satisfaire. Mais ils savent que, dans un si grand jour, ils ont carte blanche, et ils en profitent. Tout le monde s'accorde à les trouver bien gentils, même les dames, qui seront obligées de changer de robe ; le papa et la maman sont dans le ravissement : c'est bien naturel.

Le signal est donné : on se lève de table. « Eh ! quoi ! dis-je tout bas à ma sœur, » point de chanson... — Mon ami, tu sais » bien que ce n'est plus le bon genre... » Est-ce qu'on chante aux grandes noces » de Paris? — Non... mais on chante à » celles où l'on s'amuse. — Nous tenons » aux usages. — Et la jarretière... — Fi » donc!... nous avons supprimé cela!....

» c'était indécent!... — Ah!... c'était indé-
» cent!... Je vois que je ne ferai à ma noce
» et à ma femme que les choses strictement
» permises par la chasteté. J'espère cepen-
» dant que tu n'as plus rien à supprimer...
» — Oh! non... mon frère!... d'ailleurs,
» je pense bien qu'aujourd'hui tu n'as pas
» envie de... — De?... — Mais de... — De
» quoi donc?... achève... — Mais envie...
» avec ta femme... enfin tu sais bien... —
» Ha çà! est-ce que tu plaisantes, ma chère
» amie : ne se marie-t-on plus pour cela,
» ici?... est-ce que c'est aussi supprimé? —
» Non, mon ami, non!... mais ordinaire-
» ment, le premier jour, on laisse sa femme
» tranquille... La pauvre petite a été si
» agitée!... — Oui, c'est étonnant comme
» elle a l'air agité!... — On lui accorde le
» temps de se remettre...—Va te promener,
» ma chère Amélie, avec toutes tes bali-
» vernes. Que signifient ces simagrées?...
» ne faut-il pas toujours finir par là? Je
» n'aime point cette pruderie qui n'annonce
» que de la dissimulation. Je sais, par ex-

» périence, que ceux qui crient le plus
» haut au scandale, sont ceux qui, en
» secret, ont le moins de vertu. La pudeur
» des libertins et des femmes entretenues
» est beaucoup plus facile à effaroucher
» que celles des hommes sages et des fem-
» mes honnêtes. Les éventails cachent plus
» de catins que d'innocentes, et les voiles
» se mettent par coquetterie et non par
» modestie; enfin, celles qui font tant de
» façons et qui reculent toujours, sont
» celles qui sautent le mieux après. — Au
» reste, tu es le maître, mon frère. — C'est
» bien heureux! »

Cette pauvre Amélie!.. qu'elle est changée depuis qu'elle habite cette petite ville. Voilà donc ce festin où l'on devait tant rire et s'amuser!... Quant à moi, qui ai été de beaucoup de noces, j'avoue que les plus gaies sont celles de bonnes gens, qui ne craignent pas à chaque instant de blesser l'étiquette et les convenances. Vivent les pauvres diables pour s'amuser! Mais il faut aujourd'hui que je dise comme la chanson :

« Quand je serai gueux nous rirons! »

Ma femme a disparu... Ah ! la toilette de bal !... c'est cela. Je n'ai rien à dire contre cet usage : je n'ai garde de le faire ; je me mettrais toutes les jeunes filles à dos. Deux toilettes..... trois toilettes quelquefois !..... c'est une des jolies choses de ce jour-là.

On retourne chez madame de Ponchartrain, pour le bal. Voilà la première fois que je vois faire une noce en deux parties ; mais j'apprends bien des choses ici.

On va se placer dans le salon éclairé par des lustres, qui doivent avoir servi du temps du roi Pepin-le Bref. Les personnes invitées pour le bal arrivent en foule : on n'a garde de manquer une fête dans une petite ville. La mariée revient dans sa toilette de bal, qui est d'un assez bon goût. Je regarde Pélagie... mais ses yeux sont toujours *in statu quo*. Je me hasarde à lui dire tout bas : « Levez donc un peu les » yeux... vous les avez si beaux !... — Ma » tante me l'a défendu !... » C'est tout ce que j'obtiens. Je n'ai rien à dire à cela ; j'aurais mauvaise grâce à faire déjà le maître.

L'orchestre se fait entendre : nous avons deux violons et une clarinette, plus, un petit fifre, pour imiter Colinet ; c'est superbe ; c'est du moins ce qu'on peut avoir de meilleur ici. Ils nous jouent des contredanses que je n'ai jamais entendues à Paris... Je devine que c'est de la composition du chef d'orchestre de l'endroit : on ne peut pas s'y tromper et les confondre avec celles de Rubner, de Weber et de Julien.

On danse beaucoup, et là, du moins, le plaisir n'est pas feint, car la jeunesse aime tant à sauter !... On se dispute à qui dansera avec la mariée, qui est toujours retenue pour douze ou quinze quadrilles : le tour du mari n'arrive jamais ; mais ce jour-là il s'en console, et ce qui la veille l'eût désolé, ne lui fait plus rien depuis qu'il est mari !... Comme un titre change la manière de voir et de sentir !...

Je danse aussi ; je suis bien aise d'avoir cette ressource pour m'occuper, et je ne quitte pas plus la place que ma femme.

« Prenez donc un peu de repos, me disent » quelquefois les jeunes gens, vous allez » vous fatiguer. » Mais je ne les écoute pas, car je pense moins qu'eux à ce qui me reste à faire.

Vers la fin de la soirée, je danse cependant avec Pélagie : le bal l'a un peu échauffée ; son teint est animé, son sein palpite avec plus de précipitation : elle est vraiment fort jolie, et je devrais me trouver fort heureux de posséder tant de charmes. Je commence à regarder à ma montre et à trouver le temps long.

Mais l'heure s'avance ; déjà beaucoup de personnes ont fait retraite : il est une heure du matin !... c'est pousser fort avant dans la nuit. Madame de Ponchartrain fait un signe à ma sœur..... elle emmènent ma femme. Je devine ce que cela veut dire, et j'attends que l'on me permette d'aller retrouver Pélagie.

Il me paraît que la cérémonie est longue !... ce n'est qu'au bout de trois quarts d'heure qu'Amélie revient, et me fait signe

que je puis enfin me coucher près de ma femme.

Tout le monde part ; j'en fais autant, et, me dérobant à des plaisanteries qui m'ennuient, je quitte la salle du bal, et me dirige vers le corps-de-logis que je vais désormais habiter.

Je me suis fait indiquer le chemin de ma chambre à coucher. J'ai eu soin de prendre de la lumière, car je me casserais le cou dans les enfilades de pièces de cette vieille maison ; et le moment serait fort mal choisi pour faire une chute. Ah ! j'aperçois de la lumière... ce doit être là... J'ouvre une porte, et j'entre dans une fort belle chambre à coucher, meublée un peu à l'antique, mais où rien ne manque. Deux bougies brûlent sur la cheminée... je reconnais, sur une table, plusieurs objets qui m'appartiennent; car ma sœur a eu soin de faire transporter dans mon nouveau domicile toute ma garde-robe. Je suis chez moi; c'est fort bien; pour qu'on ne vienne plus me déranger, je vais pousser les verroux de la porte, puis

je m'avance doucement vers le lit, dont les rideaux sont tirés... par pudeur, cela va sans dire.

Je n'entends rien... dormirait-elle déjà?.. elle fait semblant... voyons... Je tire les rideaux..... et je ne vois personne dans le lit qui n'est pas défait.

Qu'est ce que cela signifie?... je suis bien dans mon appartement; tout ce que j'y trouve me le prouve. Où peut donc être ma femme?... Aurions-nous chacun notre chambre?..... Oh! sans doute!... et voilà pourquoi on espérait que je laisserais ma femme tranquille. Que le diable les emporte avec leurs usages, leurs ridicules!... ah! si j'avais su tout cela plus tôt!... mais enfin je veux ma femme; je la veux absolument: il me la faut. Je n'ai pas épousé une jolie poupée, qui n'ouvre pas la bouche, et tient ses yeux baissés toute la journée, pour être seul la nuit, et faire lit à part; c'est bien le moins que j'aie un petit dédommagement des ennuis que j'ai éprouvés... Je coucherai avec ma femme; c'est une chose

résolue, dussé-je mettre pour cela toute la maison sens dessus dessous.

Je réfléchis, d'abord, que la chambre de ma femme ne peut pas être bien éloignée de la mienne... Cherchons, et tâchons, s'il se peut, d'éviter le bruit ; cela causerait du scandale chez madame de Ponchartrain, qui croit peut-être que je n'ai épousé sa nièce que pour avoir le droit de lui faire la cour aux petits jeux innocens.

Je regarde autour de moi : j'aperçois une porte que je n'avais pas remarquée d'abord ; je prends une bougie, j'ouvre et je me trouve dans un beau salon ; voilà qui est fort bien : continuons la visite de mon appartement. Cette porte en face où conduit-elle?... dans une salle à manger ; cette autre issue?..... c'est un couloir..... des lieux à l'anglaise fraîchement décorés : c'est fort agréable ; mais ce n'est pas ce que je cherche maintenant. Retournons au salon.

Où conduit cette autre porte? chez ma femme, sans doute ; car, depuis que je

tourne et retourne dans cet appartement, où j'ai l'air de jouer à cache cache, je dois en avoir approché plus d'une fois.

Je veux ouvrir en tournant le bouton... la porte résiste ; elle est fermée en dedans : plus de doute, c'est là qu'est ma femme... on lui aura conseillé de se barricader... ah ! qu'ils sont espiègles dans ce pays-ci !

Je frappe, on ne répond pas. Je refrappe plus fort : « Qui est là ? » demande-t-on enfin ; et j'ai reconnu la voix de Pélagie.

« C'est moi, ma chère amie. — Ah ! » c'est vous... monsieur mon mari. — Oui, » ma chère amie ; allons, ouvre-moi vîte... » — Pourquoi faire ? — Parbleu ! je te l'ap- » prendrai tout à l'heure ; ouvre donc..... » — Oh ! je ne puis pas !..... — Qu'est-ce » à dire ! tu ne peux pas !... voilà du nou- » veau !... — Ma tante me l'a défendu. — » Ta tante ne sait ce qu'elle dit. Comme il » y a trente-trois ans qu'elle est veuve, elle » a peut-être oublié qu'un mari et une » femme couchent ensemble. — Oh ! si, je » sais bien que vous devez finir par cou-

» cher avec moi ; mais on m'a dit que la » décence m'ordonnait de reculer ce mo- » ment-là tant que je pourrais. — Je te dis, » moi, que nous devons coucher ensemble » tout de suite ; la décence n'a plus rien à » faire dans nos amours : l'hymen a ses » droits ; c'est lui, maintenant, qui doit être » écouté : les plaisirs qu'il permet ne doivent » pas alarmer ta pudeur. — Je ne com- » prends pas trop tout cela. — Je te le ferai » comprendre quand je serai près de toi ; » mais ouvre-moi, je t'en prie : ce n'est pas » en ayant cette porte entre nous que je puis » commencer à t'instruire. — Ah ! j'ai peur » que ma tante... — Ha çà ! madame, je suis » votre mari, après tout ; vous m'avez juré » ce matin obéissance et soumission, et » vous manquez déjà à vos sermens... Je » t'en prie, Pélagie ; tiens, ne nous fâchons » pas ; ouvre-moi cette porte bien vîte ; si tu » tardes encore, je mets le feu à la maison. » — Ah ! mon dieu !... »

Elle ouvre aussitôt... elle est en chemise : elle court se cacher dans son lit ; mais main-

tenant il me sera facile de la retrouver. J'ai bien encore quelques obstacles à vaincre... du moins ceux-ci n'ont plus rien que d'agréable ; et je serais fort mécontent au contraire si je n'en trouvais pas !..... Rassurons-nous : cette fois la rose n'est pas sans épines.

Tirons le rideau sur les mystères de l'hymen, quoique ce soit le secret de Polichinelle.

CHAPITRE VI.

Retour à Paris.

On appelle lune de miel les premiers jours de mariage : moi, pour tout miel, j'ai, le lendemain de mes noces, une grande scène avec madame de Ponchartrain, parce qu'elle s'aperçoit par les yeux battus de ma femme, par sa démarche, par mille choses enfin qui n'échappent pas aux regards d'une douairière, que j'ai déjà cueilli la rose de l'hymen. Elle se permet de m'en faire des reproches, m'accuse d'impudeur, de brutalité, d'amour purement animal; et prétend que je veux tuer sa nièce. Il faudrait une patience de chérubin pour écouter de sang-froid de semblables sottises,

mais, comme je ne suis pas un ange, j'envoie la tante promener; je lui défends de se mêler à l'avenir des affaires de mon ménage, et lui enjoins surtout de ne plus donner de conseils à sa nièce. Madame de Ponchartrain crie, tempête, s'emporte : je me retire dans mon appartement, et nous voilà brouillés.

Les vieilles femmes sont bavardes; notre tante est, de plus, méchante et vindicative. Au lieu de chercher à oublier cette scène, elle ne pense qu'à se venger de ce qu'elle appelle mes mauvais procédés. Dès le surlendemain toute la ville sait que je suis un emporté, un malhonnête, un libertin, et que je rends déjà ma femme très-malheureuse.

Cependant ma sœur, qui m'aime et me connaît, s'empresse de démentir tous les bruits que la vieille tante fait courir sur mon compte. Elle se brouille avec madame de Ponchartrain, parce qu'elle ne partage pas sa manière de voir. Dans la ville, les uns croient ma tante : les opinions sont par-

tagées, les avis différens, cela ferait presque naître deux factions, si on n'était généralement d'accord sur le fond, qui est le plaisir de faire des propos et l'amour du scandale.

Je ne m'embarrasse guère de ce que pensent et disent de moi les habitans de Melun ; mais je m'occupe de ma femme, et je tiens à ce qu'elle ne pense pas comme sa tante.

Pélagie se trouve dans une position embarrassante : sa tante lui dit de ne point m'écouter, moi, je lui dis de ne pas écouter sa tante. Celle-ci fait tout ce qu'elle peut pour l'attirer sans cesse chez elle ; je fais mon possible pour qu'elle n'y aille que rarement. Madame de Ponchartrain dit à ma femme qu'elle doit commander, se faire obéir, être la maîtresse enfin, et je tâche de faire comprendre à Pélagie que, quand on ne sait encore que jouer aux petits jeux, danser, broder et chanter des romances, il faut s'adjoindre son mari pour conduire sa maison.

Tout cela jette souvent ma femme dans

une grande incertitude. Je ne suis son mari que depuis quelques jours, et sa tante la dirige depuis l'enfance. Elle la craint, et je serais bien fâché de lui inspirer un pareil sentiment. D'après cela, c'est plutôt à sa tante qu'elle obéit qu'à moi, ce qui déjà amène entre nous de ces petites *discussions* que je voulais éviter. Si Pélagie avait de l'esprit, du jugement, elle sentirait que sa tante a tort. Mais, hélas!..... elle n'a rien de tout cela, et les bêtes sont bien plus difficiles à conduire que les gens d'esprit. J'espérais que cela lui viendrait, et qu'en se déniaisant sur certaine chose, elle serait moins bornée sur les autres; mais je commence à perdre cette espérance.

Il y a cependant un point sur lequel nous sommes maintenant d'accord : c'est le droit que nous avons de coucher ensemble. Oh! pour cela, Pélagie est à présent entièrement de mon avis; elle ne songe plus à faire lit à part, et n'a jamais l'envie de me fermer sa porte. Je l'aurais parié : ces petites Agnès!..... quand une fois cela est en train!... on ne peut plus les arrêter.

Je n'ai pas envie de rester à Melun ; mais, avant de conduire ma femme à Paris, il faudrait que j'y eusse un logement préparé pour la recevoir... je ne puis la mener à mon appartement de garçon..... cela ne nous convient pas..... et je ne veux point qu'elle le connaisse.

Le temps de trouver un logement convenable, de le faire meubler, disposer, d'arrêter des domestiques, tout cela me retiendrait huit jours au moins à Paris ; et, si je laisse ma femme huit jours au pouvoir de sa tante, Dieu sait comment je la trouverai disposée pour moi à mon retour. Une heure passée près de madame de Ponchartrain, amène toujours une querelle entre Pélagie et moi, quand elle quitte sa tante, qui lui a persuadé qu'elle ne doit pas m'écouter, elle s'attache à faire tout le contraire de ce que je lui dis, à me taquiner, à me donner de l'humeur ; j'ai une peine extrême à la ramener à d'autres idées, à lui faire sentir ses torts!... Si elle était huit jours sans me voir, il n'y aurait plus moyen de vivre ensemble !

Comment donc faire!..... Je ne veux cependant pas rester davantage dans ce pays : je commence à avoir de la province par-dessus la tête, et s'il me fallait y vivre, j'y mourrais.

Mais ma sœur voit mon embarras, et, malgré son désir de me fixer près d'elle, comme elle s'aperçoit que je ne goûte pas assez, à Melun, les douceurs de l'hymen, elle m'offre d'envoyer Déneterre à Paris, pour m'y faire arranger un appartement ; j'accepte avec reconnaissance, et mon beau-frère part, chargé de mes instructions.

Ah! puisse-t-il revenir bien vîte! Le temps me semble terriblement long!..... Je suis obligé de ne point quitter ma femme, et être sans cesse près de quelqu'un qui n'a rien à dire, qui, souvent, ne comprend pas ce que vous lui dites..... quel supplice!..... Dans les commencemens j'espérais..... les nuits me dédommageaient un peu ; mais à présent je n'espère plus, et les nuits mêmes me paraissent quelquefois fatigantes. Ah! c'est maintenant que je sens

que la beauté est bien peu de chose!... On s'habitue à tout, à une figure laide comme à un charmant visage ; mais auprès de ce charmant visage, quand on ne trouve rien pour l'ame, pour l'esprit ; quand une petite bouche est muette, ou ne dit que des niaiseries ; quand de grands yeux n'ont pas d'expression ; quand le sourire est toujours le même ; quand la voix n'exprime aucun sentiment ; alors il faut bâiller et dormir près de ce petit chef-d'œuvre de la nature.

Mais en écoutant quelqu'un d'aimable qui sait peindre ce qu'il sent, exprimer ce qu'il éprouve, dont les yeux et la voix ont aussi de l'éloquence, qui nous charme par ses pensées, nous attache par sa conversation, fait-on attention à sa laideur?... Non, on l'oublie : il y a mieux ; elle disparaît à nos yeux, et nous trouvons agréable la figure qui nous avait déplu d'abord...

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

Sans doute la beauté, réunie à l'esprit,

est un charme de plus pour nous séduire ; mais, quand on ne peut rencontrer que l'un des deux, je sens bien, qu'en se mariant, il ne faut pas s'attacher aux dehors. Que l'on prenne une maîtresse jolie, sans s'inquiéter de ce qu'elle sait dire, c'est tout naturel, on peut la quitter dès qu'elle nous ennuie, mais une femme!... mais une compagne pour le reste de sa vie!..... quelle différence!... Je sais bien qu'il y a beaucoup de maris qui sont moins souvent avec leur femme qu'avec leur maîtresse ; mais ce n'est pas pour ceux-là que je parle. En me mariant j'avais l'intention de faire bon ménage, de ne point quitter ma femme pour aller sans cesse courir de côté et d'autre!... et vous verrez, cependant, que c'est ce que je serai obligé de faire.

Déneterre est parti depuis douze jours, et il ne revient pas!... Madame de Ponchartrain, qui sait que j'emmène ma femme à Paris, est plus furieuse que jamais ; elle cherche chaque jour à me jouer quelque nouveau tour ; elle guette sa nièce, comme

le chat guette la souris ; lorsqu'elle l'aperçoit, elle lui monte la tête contre moi. Je ne suis occupé qu'à déjouer ses petits complots : nous jouons *Guerre ouverte* dans la maison ; cela me procure un peu de distraction.

A force de médire de moi, la vieille tante a fait croire une partie de ses calomnies, et, maintenant, lorsque par hasard je vais à quelque réunion, ce qui ne m'arrive plus que rarement, j'entends un murmure confus, un chuchotement continuel, qui s'élève dès mon entrée. Les uns me regardent; les autres détournent les yeux; les vieilles douairières et les matrones, qui sont de chaudes amies de madame de Ponchartrain, s'éloignent bien vîte de moi ; il y en a même qui font un mouvement d'effroi à mon approche, comme si j'étais un pestiféré.

Je ris de tout cela avec les gens sages et raisonnables ; mais ils ne sont pas en majorité ; d'ailleurs il est bien plus facile de dire du mal que du bien de quelqu'un : il

semble que les défauts sautent aux yeux et que les bonnes qualités se cachent.

Enfin Déneterre revient : mon logement m'attend sur le boulevard Montmartre : je puis aller l'habiter ; tout est prêt pour nous recevoir, ma femme et moi ; nos domestiques sont arrêtés.

Eh ! vîte, ne tardons pas. Je presse Pélagie pour ses malles, ses paquets, ses cartons. Elle me seconde assez bien ; je crois qu'au fond elle n'est pas fâchée de se soustraire à l'autorité de sa tante, et de voir du pays, et quel pays ! Paris !... le paradis des femmes !... et l'enfer des... Ah ! mon dieu, j'oubliais que je le suis.

Tout est fini ; j'ai dit adieu à ma sœur, à son mari, à mes neveux. Pélagie va dire adieu à sa tante, car il ne faut pas manquer à la politesse. Madame de Ponchartrain ne veut pas laisser partir sa nièce ; il faut que j'aille la chercher ; elle prétend que je n'ai pas le droit de l'emmener !... elle veut la retenir de force ; je suis forcé d'enlever ma femme ; la vieille tante nous poursuit jus-

qu'à la porte de la rue, et me menace de venir me trouver à Paris!... mais elle n'en fera rien : on n'y joue pas au boston le matin.

Nous sommes en route!... et, dans ma joie, j'embrasse ma femme !... Il y a juste six semaines que je suis marié, et cinq mois que j'ai quitté Paris.

Je la revois enfin cette cité brillante, et je m'écrie :

« Salut ! ville de bruit, de boue et de fumée !... »

Je préfère ton bruit au caquetage, aux propos, ces petitesses de la province ; ta boue, à l'herbe qui croît dans les rues solitaires d'une petite ville ; et ta fumée à ces plaisirs solides... que je n'ai pas trouvés ailleurs.

CHAPITRE VII.

Raymond reparaît.

Nous sommes installés dans notre nouveau logement ; il est grand, commode, bien distribué. Je m'aperçois qu'il y a une chambre touchant à mon cabinet, où je pourrais facilement faire placer un lit, dans le cas où ma femme serait incommodée et préférerait coucher seule, car il faut tout prévoir.

Nous prenons deux domestiques, une femme de chambre et une cuisinière ; c'est tout ce qu'il nous faut. Je n'ai ni chevaux, ni intrigues, par conséquent je n'ai pas besoin d'un Frontin ou d'un Lafleur qui, n'ayant rien à faire chez moi, serait obligé

de vider ma cave, d'engrosser mes bonnes et de me voler pour passer son temps.

Pendant les quinze premiers jours de notre arrivée à Paris, ma femme ne me laisse pas un moment de repos. Il faut que je la conduise partout : aux promenades, aux spectacles, aux concerts, aux monumens, aux curiosités de tous genres. Elle me force, tous les matins, de lui faire parcourir la ville, dont elle veut connaître tous les quartiers. Elle ne se lasse pas d'admirer le Palais-Royal, et s'arrête, pendant des demi-heures entières, devant des boutiques de modes, de cachemires, de nouveautés. Elle est dans l'enchantement, dans le ravissement!... Tout ce monde, ce bruit, ces voitures, ces toilettes et ces jeunes gens, qui, dans les promenades ou aux spectacles, lorgnent les femmes d'une manière si respectueuse, et font de si jolies petites mines à celles qui leur plaisent, tout cela charme madame Dorsan, qui commence à lever les yeux, et même à lancer de petites œillades bien innocentes!... Oh! quant à cela, j'étais bien sûr que cela viendrait.

Je connais Paris, je le sais par cœur ; je suis un peu las de le parcourir tous les jours ; mais enfin un mari doit avoir de la complaisance. Grâce au ciel, nous n'avons plus rien à voir, à moins de recommencer, ce dont ma femme ne serait pas éloignée ; mais j'ai besoin de me reposer. D'ailleurs, elle voit qu'à Paris une jeune femme peut, sans inconvénient, aller se promener seule le matin ; elle connaît déjà fort bien notre quartier, et je vois qu'elle profitera de la liberté que je lui accorde.

Respirons enfin !... je suis vraiment las de spectacles, de promenades et de questions ; je me retrouve seul avec plaisir. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller à mon petit logement de la rue Saint-Florentin. Si ma femme savait que j'ai un appartement de garçon, si sa tante l'apprenait !... je serais convaincu d'entretenir des intrigues clandestines !... cependant je n'en ai nulle envie... Je ne menerai plus de femmes dans mon ancien logement !... je voudrais bien n'en avoir jamais mené.

Il y a encore un endroit où je désire et où je crains de passer. Tout en faisant parcourir à ma femme les rues de Paris, j'ai su constamment éviter de la faire aller par-là. Pourquoi ?... je n'en sais trop rien... mais je voudrais d'abord y passer seul... je serais plus libre de m'y arrêter... je retrouverais mon commissionnaire et je pourrais... Mais non, je ne le questionnerai plus : qu'ai-je besoin maintenant de l'interroger?

Ma femme dort : il n'est que huit heures; nous ne déjeûnerons qu'à dix; j'ai le temps de sortir un moment. Je veux aller à mon petit logement : c'est par-là que je me dirige; mais c'est aussi par-là que demeure Nicette !... En passant dans la rue Saint-Honoré, je n'ai pas la force de résister au sentiment secret qui me pousse vers la boutique de fleurs; je marche d'abord très-vîte; mais plus j'en approche, plus je ralentis mes pas... Je ne veux pas entrer... je ne veux plus lui parler... mais je voudrais la voir.

J'aperçois les arbustes placés devant la

boutique... je traverse la rue pour ne pas rester du côté de sa demeure. Si je passais tout près, elle pourrait me parler, et, à sa voix, je m'arrêterais malgré moi.

Je me décide enfin... je passe fort vîte en jetant un coup d'œil... mais je ne la vois pas. J'aperçois une femme d'une figure commune ; oh! cela ne ressemble pas à Nicette!... Cette fois je me rapproche de la boutique ; je passe tout contre... elle n'y est pas... je retourne encore ; je m'arrête, feignant d'examiner des fleurs..... Cette femme qui est là maintenant vient à moi : « Monsieur veut-il acheter quelque chose? » —Non... non...» lui dis-je en m'éloignant, et je vais à la place de mon commissionnaire; il me tarde de le questionner. Mais il n'y est pas... je l'attends près d'une heure... il arrive enfin ; il me reconnaît de suite.

« Vot' serviteur, monsieur ; si j'avais su » que vous étiez là... Il y a ben long-temps » que je ne vous ai aperçu, monsieur...— » C'est vrai... et depuis ce temps... — Oh! » dam'! il y a du changement! çà n'est plus

» la jolie bouquetière qui est là !—Ce n'est » plus elle ! — Non, monsieur ; elle a vendu » son fonds à la mère Thomas que vous » voyez à sa place. — Elle a vendu !... — » Oui, monsieur, et ben vendu ; car la » boutique est bonne !... mais on dit que » mamzelle Nicette n'avait pus besoin de çà, » qu'elle avait fait fortune... hérité...—Et » où est-elle maintenant? — Ma foi, mon- » sieur, je n'en sais rien ; elle n'a pas dit où » elle allait, et nous ne la revoyons plus ! » —Et cet homme... qui venait chaque » jour chez elle? — Dam' ! il est toujours » venu... mais moins souvent vers la fin... » —L'aurait-il enlevée?—J'n'en sais rien, » monsieur ; i'm'semble, pourtant, qu'elle » a vendu son fonds de bonne volonté. — » Et depuis quand?... —Mais il y a six se- » maines approchant. —Et vous ne savez » pas de quel côté elle est allée?—Non, » monsieur. »

Je paie le commissionnaire et je m'éloigne ; il est inutile que je le questionne davantage. Nicette a quitté sa boutique !...

qu'est-elle devenue?... que fait-elle?... vivrait-elle avec Raymond? cela ne me semble pas possible... Lui aurait-il loué un appartement?... Je ne sais que penser; mais je cours rue Saint-Florentin.

Ma portière fait un cri de surprise en me voyant. « Ah! vous voilà, monsieur! vrai-» ment nous vous avons cru mort!... Savez-» vous qu'il y a bientôt six mois que vous » êtes absent!... — Je sais cela, madame » Dupont; donnez-moi mes clefs, s'il vous » plaît... — Dans l'instant, monsieur! dans » l'instant... J'ai eu bien soin de votre ap-» partement; j'ai fait battre vos meubles » tous les mois... j'ai nettoyé, j'ai... — Oh! » je suis bien tranquille. Dites-moi : mon-» sieur Raymond demeure-t-il toujours sur » mon carré?... — Non, monsieur, non; il » a quitté, et nous avons à sa place...—Sa-» vez-vous son adresse? — Oui, monsieur; » il l'a laissée : il loge maintenant rue Pi-» non, près de l'Opéra, numéro... ah! mon » dieu! je l'ai oublié; mais cela me revien-» dra... Voici vos clefs, monsieur... — Et

» ce numéro, madame Dupont?... — C'est » étonnant! je le savais encore l'autre jour... » mais la rue n'est pas longue... — C'est » fort heureux. — Ah! tenez, j'oubliais... » quand il y a si long-temps!... j'ai une » lettre à vous remettre... elle est là depuis » six semaines au moins... mais je ne savais » où vous l'envoyer... — Une lettre !... — » Oui, c'est une jeune femme qui l'a ap- » portée...—Une femme!... donnez donc... » —La voici, monsieur. »

Je prends la lettre et je monte vîte à mon appartement pour me soustraire au bavardage de la portière. Me voici donc encore dans ce logement chéri !... Comme je m'y retrouve avec plaisir !... mais lisons vîte cette lettre... Cette écriture... Il me semble... ah ! je n'ose l'espérer... Je brise le cachet... C'est elle... c'est Nicette qui m'écrit !...

« Monsieur.

» Depuis long-temps vous ne veniez plus, » et j'ignorais pourquoi vous m'abandon- » niez ; vous m'avez paru en colère la der-

» nière fois que vous m'avez parlé, et je
» vous croyais fâché contre moi, sans en
» deviner la cause. Aujourd'hui j'apprends
» que vous êtes marié!... je sens bien que
» vous ne devez plus penser à moi, ni
» parler à une bouquetière. Je ne me per-
» mets de vous écrire que pour vous faire
» mes adieux. Je vais vendre ma boutique
» et me retirer dans un endroit où je pour-
» rai être seule, ne voir personne, et pleurer
» à mon aise... car j'ai bien du chagrin, et
» je ne puis le surmonter... ce n'est pas ma
» faute. J'ai beaucoup hérité de ma mère
» et d'une tante qui m'a laissé tout son
» bien; j'ai plus qu'il n'en faut pour vivre.
» Mais je n'oublie pas que je vous dois tout,
» que vous avez eu pitié de moi, lorsque
» tout le monde m'abandonnait, que vous
» m'avez sauvée de la misère. Ah! je ne
» l'oublierai jamais!... Adieu, monsieur;
» je vous souhaite toutes sortes de bonheur
» dans votre ménage : puisse votre femme
» vous rendre heureux! elle doit bien vous
» aimer!... Adieu, mon cher bienfaiteur.

» NICETTE. »

Je relis plusieurs fois cette lettre... Je ne puis m'empêcher d'imprimer mes lèvres sur les caractères qu'elle a tracés!... Est-ce donc là le langage d'une femme perfide!... Et cependant j'ai vu... vu, de mes propres yeux, Raymond auprès d'elle... lui tenir les mains... Je sais qu'elle le voyait tous les jours!... Lui-même m'a dit... mais puis-je ajouter foi à ce que m'a dit Raymond!... Ah! si je ne l'avais pas vu près d'elle...

Pourquoi me tourmenter ainsi!... N'est-elle pas à jamais perdue pour moi!... ne suis-je pas marié?... Ah! je ne songe point à trahir ma femme; mais je voudrais bien savoir si Nicette m'aimait!... Je découvrirai Raymond, et je tâcherai de le faire parler : cela n'est pas difficile; mais lui faire dire la vérité n'est pas aisé.

Il est tard; ma femme doit être inquiète de mon absence; retournons près d'elle. Mais je reviendrai ici; j'y reviendrai souvent!

Je plie soigneusement la lettre de Nicette, je l'emporte avec moi, et je sors de mon

logement de garçon pour retourner dans mon ménage.

Qui a pu dire à Nicette que j'étais marié? Ma portière ne le sait pas ; car à coup sûr elle m'en aurait parlé... C'est Raymond, sans doute... comment l'aura-t-il su?... Je réfléchis à cela en approchant de ma demeure... lorsque je me sens frapper sur l'épaule... Je me retourne... c'est Raymond! Jamais, je l'avoue, sa vue ne me fit autant de plaisir.

« Eh! vous voilà, mon cher ami!... — » Bonjour, M. Raymond.—Vous êtes donc » à Paris maintenant?... — Comme vous » voyez...— Ce cher Dorsan! il me semble » qu'il y a un siècle que je ne l'ai vu! —Je » vous assure que je suis aussi fort aise de » vous rencontrer.—Vraiment!... ce ten- » dre ami!... A propos, recevez mes com- » plimens : je sais que vous avez fait un » mariage superbe, que vous avez une » femme divine!...—Ah! vous savez cela?... » — Oui : un de mes amis, qui a passé » à Melun, m'a tout conté.... Vous avez

» dû le voir en société... M. Reigner... —
» En effet... je crois me rappeler... — Eh
» bien! c'est lui qui m'a tout dit... Ah!
» j'étais presque fâché contre vous ; je di-
» sais : comment, mon cher Dorsan, mon
» ami, s'est marié et ne me l'a pas fait
» savoir!... moi, qui m'intéresse tant à son
» bonheur... Ah! c'est fort mal... — Vous
» êtes trop bon pour moi, en vérité ; mais
» ma femme m'attend : je ne puis m'arrêter
» plus long-temps... Je voudrais pourtant
» bien causer avec vous... Voulez-vous ac-
» cepter à déjeûner chez moi?... — Com-
» ment donc, si je le veux!... — Je vous
» présenterai à ma femme. — Je serai en-
» chanté de faire sa connaissance. »

Raymond m'accompagne ; il paraît charmé de l'accueil que je lui fais et auquel il n'est pas accoutumé de ma part. Il ne se doute pas que, si je brûle de causer avec lui, c'est parce que, seul, il peut me parler de Nicette!... peut-être me dire où elle est, ce qu'elle fait maintenant. De la prudence cependant ; ne l'interrogeons pas

trop brusquement : il devinerait mes sentimens, et je dois, plus que jamais, les renfermer au fond de mon cœur.

Nous sommes chez moi. Ma femme n'était pas inquiète, car elle déjeûnait en m'attendant. Je lui présente Raymond, qui se confond en hommages, en galanteries, en éloges qui devraient ennuyer Pélagie ; mais les femmes qui n'ont pas d'esprit sont celles qui attachent le plus de prix aux complimens ; auprès d'elles on peut être fort aimable avec des lieux communs, et, de ce côté-là, Raymond est en fonds.

La conversation ne roule donc que sur les agrémens de Paris, sur la sensation qu'une femme comme la mienne doit causer dans la société ; car Raymond en revient toujours là : il ne conçoit pas qu'on puisse être si jolie, avoir une tournure si distinguée en arrivant de province ; il ne tarit pas... Mais je déjeûne sans l'écouter ; quant à Pélagie, comme elle sait maintenant que l'on peut sourire à un autre homme que son mari, elle sourit à chaque galanterie

de Raymond, ce qui lui donne occasion de faire voir ses dents.

Je vois bien que je ne pourrai pas, ce matin, lui parler de Nicette ; ma femme est toujours là : il faut prendre patience. « Où » demeurez-vous ? lui dis-je. — Rue Pi- » non, n° 2 ; j'ai quitté mon ancien loge- » ment : vous n'étiez plus mon voisin ; il » avait perdu tous ses charmes !... — Je » veux aller vous voir...— Oh ! ne vous don- » nez pas cette peine !... un garçon est » rarement chez lui : c'est moi qui viendrai, » si vous le permettez, faire quelquefois » ma cour à madame !...—Vous nous ferez » plaisir.—Mais il faut que je vous quitte... » J'ai trois rendez-vous pour ce matin... » J'ai toujours tant de connaissances !... et » pas un instant à moi !... Adieu, mon cher » ami ; madame, je mets à vos pieds l'hom- » mage que méritent vos grâces. »

Raymond s'éloigne, fort satisfait de son dernier compliment : il est toujours le même !... « Il est bien aimable, ce monsieur- » là, » me dit Pélagie lorsqu'il est parti.

Il lui paraît charmant : j'en étais sûr. Que ma femme trouve Raymond aimable, cela ne m'étonne pas ! mais Nicette !...

Je n'ose, le même jour, me rendre chez Raymond; mais le lendemain je n'y puis tenir, et je vais chez lui. Il n'y est pas ; il est déjà sorti! « Loge-t-il seul chez lui? » dis-je à la portière. « — Oui monsieur ; tout seul. »

Je m'éloigne : je voudrais bien en savoir davantage ; cependant me voilà déjà à peu près sûr que Nicette ne demeure pas avec lui.

J'ai laissé mon nom chez la portière, pour que Raymond sache que je suis allé le voir ; cela l'engagera à venir chez moi, et peut-être pourrai-je enfin lui parler en tête-à-tête.

Il ne manque pas en effet de venir le lendemain. Il est extraordinairement sensible à l'attention que j'ai eue d'aller chez lui. Il me promet de me témoigner tout son attachement en venant me voir souvent.

Je ne fais guère attention à toutes les jolies choses qu'il me débite : ce qui m'impa-

tiente, c'est que ma femme est toujours là... Comment trouver le temps de causer de Nicette ?... Eh ! parbleu !... engageons Raymond à dîner ; je proposerai pour le soir le spectacle ; ma femme ira s'habiller après le dîner : elle est toujours trois quarts d'heure, au moins, à sa toilette, et pendant ce temps-là... c'est cela.

J'invite Raymond à dîner sans façon avec nous : il s'empare de ma main et la serre à me faire mal, tant il est satisfait de mes procédés ; je lis dans ses yeux qu'il n'en revient pas. Il est certain qu'il doit me trouver considérablement changé ; il présume, sans doute, que c'est l'effet du mariage.

Le dîner est assez gai ; Raymond parle toujours : cela m'ennuyait autrefois ; cela me distrait aujourd'hui ; je ne suis plus habitué à entendre parler, et je commence à être fort content quand quelqu'un me sauve un tête-à-tête avec ma femme.

Tout se passe comme je l'avais prévu. Je

propose le spectacle; on l'accepte : ma femme va faire sa toilette, et je suis enfin seul avec Raymond.

J'amène insensiblement la conversation sur ses conquêtes. « A propos, lui dis-je, » qu'avez-vous fait de la petite bouquetière? » — Qui!... la petite Nicette? — Oui, la » petite Nicette, que vous alliez courtiser » tous les soirs.—Oh! il y a long-temps que » c'est fini, et que je n'y pense plus!.... » J'en ai eu tant d'autres depuis!...—Elle a » donc été votre maîtresse? — Oui... pen- » dant trois ou quatre jours, et puis je l'ai » laissée là... — Vous ne la voyez plus? — » Jamais; je ne sais pas même où elle est, » car elle a quitté sa boutique... Oh! c'est » sans doute entretenu maintenant!... Cette » petite fille avait des prétentions tout-à-fait » ridicules!... elle voulait faire la dame! » cela m'a ennuyé. Quand je veux avoir » une petite-maîtresse, je ne m'adresse pas » à une bouquetière; il faut qu'on garde » son rang!... Ah! par exemple, en parlant » de petites-maîtresses, parlons de votre

» femme... c'est vraiment une beauté !... » Et puis ! une amabilité !.... elle pétille » d'esprit ! J'ai vu cela dès le premier » abord !... Peste !... que vous êtes heureux, » mon cher. »

Depuis qu'il parle de ma femme, je ne l'écoute plus, je pense à ce qu'il m'a dit de Nicette : il assure qu'elle a été sa maîtresse ; serait-il vrai ?... Ah ! si je ne l'avais pas vu chez elle je rejetterais cette idée comme un affreux mensonge. Il m'est donc impossible de savoir ce qu'elle est devenue !... je ne la reverrai peut-être jamais.

Cette idée m'attriste et je ne puis l'éloigner. Ma femme revient : sa toilette est terminée ; Raymond lui offre le bras... Je fais signe à Pélagie d'accepter, puisque ce n'est pas l'usage, ici, de donner le bras à son mari, lorsqu'un autre cavalier se présente. Ah ! si j'étais amoureux de ma femme, je me moquerais de ces usages-là ; mais, maintenant, je suis charmé au contraire de pouvoir aller seul et de rêver à mon aise.

Raymond est enchanté de donner le bras à une jolie femme, qui trouve tout ce qu'il dit charmant. Il vient avec nous au spectacle, et se charge à lui seul d'entretenir la conversation.

Je fais ce que je puis pour y prendre part et me distraire ; mais, malgré moi, je retombe toujours dans mes souvenirs. Heureusement qu'on ne s'en aperçoit pas : ma femme s'amuse du spectacle et de Raymond, et celui-ci est dans le ravissement de ce qu'il dit et de ce que Pélagie lui répond.

Le spectacle finit, chacun rentre chez soi. Ah ! que je voudrais maintenant avoir un appartement séparé... mais je n'ose le proposer.

Cette journée m'a donné une tristesse que je ne puis vaincre. Ma femme ne dit rien ; mais je suis bien sûr qu'elle trouve Raymond beaucoup plus aimable que moi. Ah ! quelle sottise de se lier avec des êtres qui ne sentent pas comme nous. Je me dis cela chaque jour, et chaque jour je reste

un peu moins près de ma femme. Je la laisse s'amuser à la conversation de Raymond, et je vais rêver dans mon petit logement de garçon ; souvent j'y écris, j'y lis, j'y travaille, je m'y trouve si bien !... Je me reporte à des temps plus doux !... à celui où je trouvais dans ma serrure des bouquets de fleurs d'orange.. Ah ! que j'aurais dû être heureux alors... mais je ne savais pas bien apprécier mon bonheur ; c'est maintenant, que ces momens-là sont passés, que j'en sens tout le prix !... et c'est surtout en sortant de mon petit logement, pour retourner dans l'autre, que je les regrette plus vivement.

CHAPITRE X.

J'aurais dû le prévoir.

Que l'on soit triste ou gai, heureux ou à plaindre, riche ou pauvre, la parque n'en file pas moins la trame de nos jours. Les miens ne sont plus tissus d'or et de soie!... mais ils s'écoulent cependant; ils me paraissent plus longs que si j'étais heureux; voilà toute la différence, et, cela, les gens qui aiment à vivre trouveraient une compensation, car les années de chagrin peuvent compter double.

Il n'y a pourtant qu'un an que je suis marié, et j'ai déjà toutes les manières d'un vieux mari. Le matin je ne sors plus avec ma femme; elle connaît maintenant Paris

aussi bien que moi et n'a plus besoin que je l'accompagne ; elle va faire des visites, des emplettes, ou va se promener ; je travaille chez moi, ou je vais de mon côté. A dîner, nous avons presque toujours quelqu'un, et très-souvent Raymond, qui est devenu l'ami de la maison. Ce n'est pas que j'aie pour lui plus d'amitié qu'autrefois ; non, je ne le regarde nullement comme un ami ; mais il m'est nécessaire ; il me distrait ; il tient compagnie à ma femme ; il est toujours à nos ordres, si l'on a besoin de lui pour quelque partie ou quelques commissions ; il est vraiment d'une complaisance extrême : enfin il a connu Nicette ; il est le seul avec qui je puisse quelquefois parler d'elle, et cette raison suffirait pour me faire rechercher sa société. C'est pourtant à lui que je dois une partie de mes peines ; mais, en me faisant voir ce que valait Nicette, il m'a aussi rendu service ; si elle l'a écouté elle doit en avoir écouté bien d'autres !... enfin sa présence m'est souvent pénible et je la recherche à

chaque instant... j'espère toujours qu'il se démentira sur ce qu'il m'a dit d'elle.

Pour ma femme, elle ne peut plus se passer de Raymond; il lui tient société presque tous les soirs, pendant que je vais à mon petit logement. Ils font de la musique; Raymond joue un peu de la flûte; ma femme touche du piano; ils chantent aussi tous deux. Raymond est mauvais musicien; mais ma femme ne va jamais en mesure, et, ensemble, ils se croient très-forts. Enfin Raymond a un fonds de complimens, de louanges et de galanteries qui charment ma femme qui a de l'amour-propre, de la coquetterie, et qui aime beaucoup à s'entendre dire qu'elle tourne toutes les têtes, et qu'elle a de l'esprit comme un démon.

J'avoue que je n'ai jamais pu dire à ma femme, qu'elle avait de l'esprit. Depuis long-temps, même, je ne lui dis plus qu'elle est jolie; cela me semble superflu: je le lui ai dit en lui faisant la cour, et je ne puis pas toujours lui tenir le même discours.

Une telle conversation me semble bien futile ; entre époux on doit se prouver qu'on s'aime sans avoir besoin de se faire des complimens. Mais Pélagie, qui ne sait quoi répondre quand on l'entretient de choses intéressantes, sait très-bien sourire à un compliment ; et Raymond prétend que son sourire dit bien des choses : moi je veux lui parler raison, et elle bâille. Je la quitte alors, trop heureux quand Raymond vient prendre ma place.

J'ai peut-être tort de laisser ainsi ma femme libre de faire tout ce qu'elle veut !.. mais à quoi me servirait de la gêner, de la contraindre dans ses goûts ? à nous rendre tous deux malheureux !... Nous nous sommes mariés sans nous aimer, et nous n'étions même pas nés pour vivre ensemble. Ma femme s'ennuie seule avec moi, et je ne m'amuse pas avec elle. Quand je veux lui parler raison, l'engager à s'occuper un peu plus de son ménage, de sa maison, au lieu de ne penser qu'à sa toilette, aux plaisirs et aux colifichets, alors Pélagie

pleure, et prétend que sa tante avait raison de m'appeler un tyran; que répondre à cela?... rien!... je ne puis pas voir pleurer une femme. Si je n'ai pas d'amour pour la mienne, je veux au moins qu'elle ne puisse se plaindre de mes procédés; je la laisse donc s'acheter tout ce qui lui fait plaisir, et aller au bal et à toutes les fêtes qu'on lui propose. Pélagie dépense en toilette, en parures, en voitures, en chiffons, beaucoup plus qu'elle ne m'a apporté; mais je me tais, pour éviter les petites *discussions;* je veux au moins tâcher de conserver la paix.

Je devrais peut-être la quitter moins souvent, ne pas la laisser écouter les sornettes des petits-maîtres, et les doux propos des séducteurs de salons; mais, en vérité, il m'est impossible d'être jaloux! D'ailleurs je suis tranquille sur cet article; Pélagie, élevée très-sévèrement, a des principes, des mœurs, une décence!... une pudeur!... Il est vrai que maintenant elle ne tient plus ses yeux baissés, et qu'elle fait même un

peu la coquette; mais je n'en suis pas moins en repos sur sa fidélité!... Après tout, ces jeunes gens qui lui font la cour en société, ne viennent pas chez moi; je ne reçois guères, en fait d'homme, que Raymond; et ma foi! s'il fallait se tourmenter d'avance, on ne serait jamais tranquille!

J'espérais avoir des enfans, je les aurais beaucoup aimés; je me serais occupé de leur éducation : c'eût été un grand plaisir pour moi, mais, jusqu'à présent, je n'ai pas cette satisfaction, et ma plus douce distraction est toujours d'aller m'enfermer dans mon petit appartement de la rue Saint-Florentin. Là, je me trouve tout autre : je crois être encore garçon. Dans cette maison, on ignore que je suis marié; cependant je n'y couche jamais, et ma portière doit trouver ma manière de vivre bien singulière; mais je la paie généreusement, et elle ne se permet aucune réflexion. Qui pourrait, d'ailleurs, se plaindre de moi dans la maison? Je n'y amène

personne ; je ne fais aucun bruit ; je n'y parle à qui que ce soit ; et, depuis que Raymond n'est plus mon voisin, je ne sais pas même quelle est la personne qui loge sur mon carré.

Depuis quelque temps, ma femme va plus que jamais au bal et dans des réunions où l'on veille fort tard. Je ne suis point ennemi des plaisirs, mais je crains que l'abus qu'elle en fait ne nuise à sa santé ; je lui adresse quelques reproches, elle me répond avec aigreur : une discussion s'élève, et madame, qui a pris un ton que je ne lui avais jamais vu, et qui m'étonne dans une femme que j'ai connue si timide, la modeste Pélagie enfin termine en m'annonçant qu'elle veut avoir un appartement séparé, afin d'être plus libre de ses actions.

Cette fois, je ne demande pas mieux. Je fais placer un lit dans la pièce qui tient à mon cabinet, et qui est séparée de la chambre de ma femme par un salon, une antichambre et un cabinet de musique. Dès

le même soir je prends possession de mon logement ; Raymond, qui voit ce nouvel arrangement, dit que c'est très-bien vu, et qu'il ne nous manquait que cela pour faire un ménage délicieux.

Pélagie dépense considérablement d'argent ; pour essayer de mettre un frein aux folies qu'elle commence à faire, je l'accompagne en société. Il me serait encore facile de lier des intrigues, de faire des conquêtes ; car un jeune mari est aussi bien accueilli, à Paris, qu'un garçon en province. Mais je n'ai plus de penchans pour ces liaisons d'un moment, pour ces amourettes qui n'occupent point le cœur, et je suis fidèle sans être amoureux.

Raymond est aussi très-fidèle dans l'extrême amitié qu'il prétend ressentir pour nous. Souvent il a la complaisance de me ramener ma femme, lorsque je ne me soucie point de veiller aussi tard qu'elle, et, comme nous ne couchons plus ensemble, madame Dorsan peut rentrer à l'heure qui lui plaît, sans que je le sache. Je ne lui dis

plus rien ; car j'ai remarqué qu'elle fait constamment le contraire de ce que je l'engage à faire.

Je crains, cependant, que sa poitrine, qui est délicate, ne souffre de ces veilles continuelles. Demain elle doit encore aller au bal : je lui conseille de rester chez elle ; elle ne m'écoute pas. Je l'accompagnerai, et je tâcherai de la faire revenir de bonne heure.

Raymond vient avec nous à cette soirée, qui est très-brillante et surtout très-nombreuse. A minuit, rassasié de poussière et d'écarté, j'engage ma femme à se retirer. « Moi, monsieur, me répond Pélagie, que » je m'en aille dans le moment le plus » agréable !... Oh ! je compte bien rester » jusqu'à la fin !.. Vous pouvez aller vous » coucher, M. Raymond me reconduira. »

Que dire à une petite femme qui paraît si déterminée?... Je m'approche de Raymond ; il va lui-même au-devant de mes vœux : « Mon cher ami, si vous êtes fatigué, » rentrez ; je vous ramenerai madame.

» — Oui ? eh bien ! vous me ferez plaisir. »

Je m'éloigne en me disant : on a tort de se moquer de ces pauvres maris ! car, vraiment, si l'on était à leur place, on ferait tout comme eux.

Je rentre chez moi et je me couche. Je dors trois heures à peu près ; je ne sais alors quelle cause me réveille ; mais sans doute il était écrit que je me réveillerais. Je fais sonner ma montre : trois heures... Je voudrais savoir si ma femme est rentrée ; jamais ordinairement je ne m'inquiète de cela ; mais aujourd'hui son rhume me fait craindre pour sa santé : si elle ne se ménage pas, cela peut devenir grave ; et, quoique je n'aie pas d'amour pour elle, quoiqu'elle ne me rende pas très-heureux, puisque je suis plus sage qu'elle, c'est à moi de veiller sur ses jours.

Cette idée m'empêche de me rendormir ; il me semble que je serai plus tranquille lorsque je la saurai rentrée. Qui m'empêche d'aller m'en assurer ?... Cela ne m'est jamais arrivé depuis que nous avons chacun

notre appartement ; mais aujourd'hui ma sollicitude ne doit point la fâcher ; et, d'ailleurs, je puis me rendre près d'elle sans l'éveiller ; et elle ne saura même pas que j'ai été la voir. J'ai une double clef de sa chambre, que j'avais fait faire lorsque nous couchions ensemble, afin de rentrer près d'elle sans l'éveiller ; car, dans les commencemens de notre mariage, elle se couchait avant que je fusse rentré, et s'enfermait, parce qu'elle avait peur. J'ai oublié de lui remettre cette clef qui est restée dans mon bureau, et elle a probablement oublié aussi que je la possède.

Je me lève à tâtons, car je ne conserve point de lumière la nuit. Je cherche la clef dans mon secrétaire ; je la trouve et je sors doucement de ma chambre pour aller dans celle de ma femme.

Je traverse en silence les pièces qui nous séparent. Je marche avec précaution ; on croirait que je vais en bonne fortune, et cependant c'est bien différent !... Me voici enfin près de la porte de la chambre de ma

femme ; j'aperçois de la lumière à travers la serrure... Bon! me dis-je, elle est rentrée ; je suis sur le point de m'éloigner... lorsque je crois entendre parler... Avec qui peut-elle causer?... les domestiques sont toujours couchées : quand nous rentrons, nous avons notre clef... J'écoute... je ne distingue pas bien... Cependant il me semble que cette voix... Parbleu ! cela serait singulier! Mille idées viennent m'assaillir... Je glisse doucement la clef dans la serrure; je tourne brusquement les deux tours... j'entre... et je vois Raymond couché avec ma femme...

La surprise me rend un moment immobile... Raymond a sauté hors du lit... Il court comme un fou dans la chambre: il ne trouve plus la porte... il y en a pourtant deux dans l'appartement... Je reviens à moi... je ne puis m'empêcher de lui appliquer un coup de pied qui le renverse sur le plancher... Mais bientôt je me repens de mon imprudence... Faire du bruit... du scandale... Faire savoir à toute la maison que je suis!... il ne me manquerait plus

que cela !... Je relève Raymond ; je le pousse dehors, en lui jetant au nez son habit ; je lui donne même une lumière, pour qu'il ne se casse point le cou dans l'escalier : il est impossible d'être plus poli que je le suis. « A demain ! » lui dis-je. Je crois qu'il ne m'entend pas : n'importe ; il est parti, et je reviens vers ma femme.

Elle est restée couchée ; elle ne bouge pas. « Vous le voyez, lui dis-je, je ne veux pas » ébruiter tout ceci ; cependant, madame, » je ne suis pas d'humeur à rester avec » vous : je puis bien vouloir cacher votre » inconduite ; mais je ne veux pas en être » le témoin. Désormais nous vivrons sé- » parés, puisqu'on ne divorce plus, et » qu'il faut qu'on reste uni toute sa vie » par les lois, lorsqu'on ne l'est plus par » aucun sentiment. On mettra peut-être » les torts de mon côté ; on dira que je vous » abandonne, après vous avoir rendue mal- » heureuse ; car c'est ainsi que l'on juge » souvent les actions des autres : mais peu » m'importe, je vous laisse tout ce qui est

» ici ; vous avez votre fortune ; j'ai la » mienne : que désormais il n'y ait plus » rien de commun entre nous. »

Pélagie ne me répond pas un mot ; je pourrais même croire qu'elle s'est endormie pendant mon discours. Je prends une bougie ; je referme sa porte et je rentre chez moi : je veux me recoucher... mais je sens bien que je ne pourrai pas dormir. On a beau n'avoir pas d'amour, ne pas être jaloux, on ne peut pas voir ces choses-là de sang-froid !... Je suis pourtant assez content de celui que j'ai montré ; excepté le coup de pied dans le derrière, appliqué à Raymond, je me suis conduit comme un véritable philosophe... mais j'éprouve, au fond du cœur, qu'on ne l'est jamais pour ce qui tient à l'amour-propre... à l'honneur... A l'honneur !... Ah ! Figaro a bien raison : où diable a-t-on été le placer !...

Faisons mes paquets... cela m'occupera... je pourrai emporter tout cela au point du jour, et quitter pour jamais cette femme, que j'ai épousée il y a dix-huit mois à peu

près, et qui déjà m'a fait... on n'aime pas à prononcer ce mot-là, quand il s'agit de soi, et on aime beaucoup à le donner aux autres!

Voilà donc le résultat de cet heureux mariage... Ah! ma sœur!... pourquoi t'ai-je écoutée? pourquoi ai-je épousé une femme qui ne m'aimait pas! une femme bête!... une femme qui ne me convenait nullement enfin!... Si nous avions fait bon ménage, si je m'étais plu auprès d'elle, si je l'avais moins livrée à elle-même, peut-être que cela ne serait pas arrivé!... Ainsi donc, cette jeune innocente, cette Agnès, cette petite niaise m'a trompé au bout de dix-huit mois... Baste! il y a peut-être déjà long-temps que je le suis! et c'est encore Raymond!... mais, en vérité, j'aurais dû le prévoir; cela devait arriver... mais ce sera votre dernière espiéglerie, M. Raymond; demain j'irai vous trouver, avec des pistolets que je chargerai moi-même.

Le jour commence à poindre : je descends dans la rue; je fais monter avec moi

un commissionnaire ; je lui fais emporter tous mes effets, et je dis un dernier adieu à mon ménage ; je vais revivre en garçon.

Je fais porter mes paquets à mon petit logement. Ah ! que je suis aise maintenant de l'avoir conservé : il me semblait que je devinais qu'un jour je reviendrais l'habiter. Madame Dupont regarde les paquets qu'on apporte. « Est-ce que monsieur va main- » tenant coucher chez lui ? me dit-elle d'un » air malin. — Oui, madame Dupont. » Désormais je vais revivre comme autre- » fois. »

Cette affaire terminée, je prends mes armes et me rends chez Raymond. « Où allez- » vous, monsieur ? » me dit la portière, en me voyant monter précipitamment. « — » Chez M. Raymond... — Eh ! monsieur, » vous ne savez donc pas qu'il est parti..... » — Comment, parti !... — Sans doute, il » ne s'est pas couché !... il a emporté, lui- » même, des paquets cette nuit, m'a payé » son terme, en me chargeant de vendre » ses meubles dont il enverra dans quelque

» temps chercher le produit. Oh ! je ne » sais pas ce qui lui est arrivé ; mais il avait » l'air si troublé, que je l'ai cru fou d'a- » bord : il était si pressé qu'il ne s'est pas » donné le temps de prendre les choses les » plus nécessaires... Enfin il s'est enfui sans » me dire où il allait. — Le lâche !... mal- » heur à lui si jamais je le rencontre !..... » mais il est capable d'avoir quitté Paris !... »

Je laisse la portière de Raymond, tout ébahie, et je retourne rue Saint-Florentin, disposer tout dans mon petit logement, pour y reprendre mes anciennes habitudes.

CHAPITRE IX.

Ma voisine.

Au bout de quinze jours j'ai recouvré ma tranquillité; ma gaieté même, que j'avais perdue, semble revenir avec moi dans mon petit logement : quelquefois je me crois encore garçon; au fait, ce que j'ai de mieux à faire, maintenant que je n'ai plus de femme, c'est d'oublier que je suis marié.

Comme je l'avais bien prévu, c'est à moi que l'on jette la pierre; je reçois une lettre de ma sœur, qui me dit que c'est affreux d'avoir quitté ma femme, qu'il faut absolument nous raccommoder, que madame de Ponchartrain est furieuse, et que Pé-

lagie lui demande sans cesse de l'argent. Pour toute reponse j'écris à ma sœur le détail exact des événemens, en la priant de me garder le secret : elle n'en fera rien ; mais à Melun cela m'est égal que l'on sache que je suis c... ; je n'ai pas envie d'y retourner.

J'ai repris, dans mon petit appartement, mon train de vie d'autrefois, hors les folies, que je ne fais plus ; mais il faut d'ailleurs que je sois rangé, que j'économise ; ma chère épouse mène sa fortune si vîte, que je prévois que, bientôt, elle aura recours à moi, et je serai obligé de lui faire une pension.

Je me félicite de la tranquillité que je goûte dans ma maison ; je m'aperçois que je n'ai plus Raymond pour voisin... je voudrais pourtant bien le retrouver !... mais c'est en vain que je l'ai cherché dans tout Paris : il faut qu'il ait quitté cette ville.

A propos de voisin, qui donc ai-je maintenant sur mon carré ? Je n'ai jamais aperçu personne entrer ou sortir ; il faut que ce

soit quelqu'un de bien sédentaire : je ne suis pas curieux, cependant on aime assez à savoir qui l'on a près de soi : madame Dupont me dira cela.

Ma portière fait toujours mon ménage ; elle vient comme à son ordinaire, et elle est enchantée lorsque je veux bien faire un peu la conversation.

« Madame Dupont, il me semble que » vous m'avez dit que le logement qu'occu- » pait autrefois M. Raymond était loué... » — Certainement, monsieur, qu'il l'est, » il n'a pas été à louer huit jours : on est » venu l'arrêter de suite. — C'est que je ne » vois jamais ame qui vive entrer ni sortir ; » je n'entends aucun bruit.... — Oh ! la » personne est fort tranquille, ne sort ja- » mais, ne reçoit aucune visite... Ce n'est » pas l'embarras, mais elle ne doit guère » s'amuser. — C'est une dame ? — Oui, » monsieur.... et pour l'honnêteté et les » mœurs... oh ! il n'y a rien à dire. — Est-ce » que ce n'est pas une vieille femme ? — » Non pas du tout, monsieur ; c'est une

» jeune et très-jeune femme... — Ah! et » jolie!.. — Oui, fort jolie... autant que » j'ai pu le voir à travers le grand chapeau » qu'elle porte toujours. — Quoi! une jeune » et jolie femme vivre seule! point d'amans, » de maris! — Personne, vous dis-je... Oh! » s'il en venait je le saurais bien. — Mais » elle sort quelquefois? — Le matin, de » très-bonne heure, pour acheter ce qu'il » lui faut... vous dormez encore, vous ne » pouvez la rencontrer. Après cela, elle » ne bouge pas de chez elle. — C'est sin- » gulier. — J'ai voulu quelquefois causer » avec elle; mais elle ne parle pas!.. impos- » sible d'en tirer deux mots; cependant » comme elle se conduit honnêtement et » paie exactement, il n'y a rien à dire... » Il me semble pourtant qu'on devrait obli- » ger les gens à faire connaître ce qu'ils » sont. »

Je ne puis m'empêcher de sourire de la réflexion de ma portière. Ce qu'elle m'a dit de ma voisine, pique un peu ma curiosité; j'ai d'abord envie de chercher à la

connaître ; mais pourquoi contrarier cette jeune femme? Elle n'aime pas le monde : peut-être a-t-elle ses raisons pour le fuir : respectons sa solitude.

Je ne vais plus en société : ce serait m'exposer à rencontrer ma femme, ou à m'entendre accabler de questions, qui ne m'amuseraient pas, sur le motif de notre séparation ; les gens du monde sont tellement indiscrets, qu'ils vous demandent toujours, de préférence, ce qui peut vous être désagréable à raconter. Je ne veux pas leur procurer ce plaisir-là.

Je vais au spectacle, dans tous les endroits où l'on est libre. Quelquefois j'aperçois ma femme en calèche ou dans une loge avec deux ou trois jeunes gens ; il me paraît qu'elle n'a pas beaucoup regretté Raymond, et cela ne me surprend pas ; elle n'est pas d'un caractère à regretter quelqu'un

Lorsque je la vois de loin, je m'éloigne bien vîte!... elle en fait autant de son côté ; c'est la seule chose sur laquelle nous nous accordions.

Pourvu maintenant qu'elle ne me fasse point d'enfans!..... il faudrait, bon gré, malgré, que je fusse leur père. Comme cela doit être agréable de se voir arriver ainsi une petite famillle qu'il faut nourrir!... On me dira à cela : retournez avec votre femme; vous pourrez vous croire le père de vos enfans. Bien obligé : j'aime encore mieux vivre en paix et recevoir les cadeaux que mon épouse voudra bien me faire.

Voilà trois mois que je suis garçon; ce temps a passé très-vîte; l'ennui ne pénètre jamais chez moi : j'ai repris mes livres, ma musique... la musique!... si douce à l'ame, et qui s'unit si bien à nos peines et à nos plaisirs. Tous les soirs je me mets à mon piano; j'y passe plusieurs heures : il me semble que Nicette est près de moi, qu'elle m'écoute; je rêve qu'elle m'aime toujours, qu'elle n'a jamais aimé que moi, et je me retrouve heureux en me berçant de chimères : les hommes sont de grands enfans qui se bercent toute la vie.

Quelquefois j'oublie l'heure; le calme de

la nuit dispose le cœur aux illusions, et je me laisse aller à celles qui me charment. Personne d'ailleurs ne s'est plaint, dans la maison, de ce que je fais si tard de la musique; je n'ai au-dessus de moi que des bonnes, que cela n'empêche pas de dormir; au-dessous, qu'une vieille rentière un peu sourde : il n'y aurait donc que ma voisine du carré que cela pourrait incommoder; mais j'ai demandé à la portière si elle lui en avait parlé, et elle n'a rien dit. Cette femme-là est vraiment invisible; plusieurs fois, cependant, il m'a semblé lui entendre ouvrir sa porte... je suis sorti bien vîte... car j'avoue que je voudrais la voir... mais sa porte était déjà refermée.

Si cette dame avait passé deux ou trois fois devant moi, je ne l'aurais peut-être pas remarquée; mais rien ne pique tant la curiosité que ce qui a un air de mystère. Il faut que je me lève un matin de très-bonne heure et que je tâche de l'apercevoir... je dis cela le soir; mais je m'endors et je l'oublie. D'ailleurs, je ne suis pas

homme à faire sentinelle sur mon carré, ni à regarder pendant un quart d'heure par le trou de ma serrure ; il faut laisser ces moyens-là à Raymond.

Je ne reçois plus de nouvelles de Melun ; depuis quelque temps je ne rencontre plus ma femme ; on me laisse enfin en repos. J'apprends parfois, par ces amis officieux que l'on rencontre malgré soi, et que l'on veut éviter en vain, que madame Dorsan ne devient pas plus sage ; qu'elle a toujours la même fureur de bals et de plaisirs ; que sa coquetterie augmente chaque jour, et mille autres nouvelles aussi agréables. Il y en a qui me conseillent d'agir de rigueur et de solliciter un ordre pour la faire renfermer !... je les remercie et leur tourne le dos : je gage que les mêmes personnes disent à Pélagie que je suis un tyran, un ours, un homme indigne d'être le mari d'une femme si jolie et si intéressante, et qu'on devrait me faire interdire.

Afin d'éviter la rencontre de ma femme, je vais assez souvent me promener à la cam-

pagne, non pas du côté que la mode a choisi, mais de celui où vont se divertir les bons bourgeois et les petites grisettes... les grisettes !..... que je suivais jadis !..... mais maintenant je suis sage !..... le mariage a considérablement *mûri* ma tête !... je pourrais même dire fleuri.

Je me sens aujourd'hui plus content que de coutume ; je sors à cheval, et je prolonge ma promenade plus long-temps qu'à mon ordinaire. La nuit me surprend à Vincennes ; je fais galopper ma monture, et je reviens à Paris assez à temps pour éviter un orage qui me rappelle la soirée de Montmorency.

Après avoir rendu mon cheval, je rentre chez moi ; je me sens fatigué ; j'ai besoin de repos. Je monte avec peine mon escalier... je vais ouvrir ma porte... mais qu'ai-je senti sous ma main ?... se pourrait-il !... je n'ose le croire, et pourtant je tiens dans mes mains le bouquet. Je le respire..... je m'enivre de son odeur... oui, c'est un bouquet qui était là... à cette même place où

elle les mettait jadis!..... Ah! c'est elle qui m'a aussi apporté celui-ci!... quelle autre aurait pu me faire ce présent!... mais entrons vîte : il me tarde de l'examiner.

Je suis dans ma chambre : j'ai de la lumière; je considère, je baise ce bouquet charmant..... il est de fleurs d'orange, absolument semblable à ceux qu'elle m'apportait..... Ah! c'est bien elle qui m'a envoyé celui-ci!... mais elle est donc à Paris; elle pense donc encore à moi... elle m'aime donc toujours!...

Toutes ces idées se croisent dans ma tête; je cherche dans le bouquet s'il n'y a pas un mot d'écrit... mais rien... Je retourne à ma porte..... je regarde à terre... dans ma serrure... rien. Je n'ai que le bouquet!... ah! c'est beaucoup!... il faut bien qu'elle soit venue: courons questionner madame Dupont.

Je descends rapidement mon escalier : je ne songe plus à ma fatigue; je cours chez la portière.

« Il est venu quelqu'un pour moi?... — » Non, monsieur... — Quoi! on n'est pas

» venu me demander... Une jeune dame?...
» —Je vous assure, monsieur, que je n'ai vu
» personne pour vous, et je n'ai pas quitté
» ma porte... — Ah! vous ne voyez jamais
» rien!... autrefois vous ne l'aperceviez pas
» non plus! — Qui, monsieur?... — quel-
» qu'un est venu pourtant, j'ai trouvé ce bou-
» quet dans ma serrure...—Ah! c'est bien
» drôle... il faut que ce soit quelqu'un qui
» s'est trompé de porte.—Trompé!... non,
» on ne s'est pas trompé... c'est elle qui est
» venue...—Elle!... comment elle?—Tirez-
» moi le cordon, madame Dupont..... —
» Quoi! monsieur, vous allez sortir main-
» tenant... mais attendez donc que l'orage
» soit passé... il pleut à verse... — Ouvrez-
» moi, vous dis-je... »

La portière n'ose plus me faire d'observations. Je sors..... je ne sais pas où je vais aller; mais je veux absolument avoir des nouvelles de Nicette; je veux savoir où elle est... Je cours dans la rue... je regarde autour de moi... personne! Il fait un temps affreux... Je vais rue Saint-Honoré à son

ancienne boutique, il me semble qu'en allant à l'endroit qu'elle habitait, je pourrai apprendre quelque chose... mais la boutique est fermée... bien fermée... Je frappe; on ne me répond pas. J'entre dans le café en face; je demande aux garçons si l'ancienne bouquetière a repris sa boutique. Ils me regardent et ne savent pas trop ce que je veux leur dire; je suis tellement agité; l'eau qui imbibe mes vêtemens; la crotte qui couvre mes bottes me donnent un tel air de désordre, que l'on me prend sans doute pour un insensé. Je sors du café sans avoir pu obtenir aucun renseignement... Où aller maintenant?... je veux cependant la retrouver..... Ah! peut-être où demeurait sa mère..... C'est horriblement loin; mais je cours sans m'arrêter. Il est déjà bien tard; je ne trouve plus qu'un épicier d'ouvert auprès de la maison qu'occupait la mère Jérôme. Je questionne; je m'informe; là, du moins, on est plus poli qu'au café, parce qu'on est habitué à voir des gens mouillés et crottés. Mais je n'en

apprends pas davantage : depuis la mort de madame Jérôme, on n'a pas revu ses filles dans le quartier.

Il faut donc renoncer à l'espoir de découvrir ce qu'elle est devenue!..... Cependant espérons; elle m'a envoyé un bouquet : peut-être reviendra-t-elle.

Je retourne tristement chez moi... Je me sens accablé, mes habits sont collés sur mon corps; je ne puis plus marcher... Mais je cherche en vain une voiture : il pleut à seaux; je n'en rencontre pas! J'arrive chez moi enfin... Madame Dupont m'attendait; la pauvre femme est effrayée de l'état dans lequel je suis : elle veut monter bassiner mon lit, me faire boire quelque chose; mais je refuse ses soins; j'espère que le repos me remettra. Je rentre chez moi. Mes dents claquent avec violence; mes jambes tremblent sous moi... Je ne me sens pas bien : je me couche, et je mets sur mon cœur le bouquet de Nicette..... il me semble que cela doit me guérir.

Le lendemain ma portière me trouve en

proie au plus violent délire ; je ne reconnais plus personne ; ma tête est en feu, mon palais désséché : une fièvre ardente me consume. La fatigue, l'orage, l'agitation que j'ai éprouvée la veille, tout s'est réuni pour faire déclarer une violente maladie... En peu de jours je suis aux portes du tombeau.

Qui me soignera?... qui veillera près de moi?... Mes parens ne sont pas à Paris. J'ai une épouse!... mais loin d'approcher de mon lit, elle le fuirait en craignant la contagion ; il faudra que des étrangers me tiennent lieu de parens et d'amis.

Pendant neuf jours j'ignore qui veille près de moi : je n'entends rien, je ne vois rien. Ce n'est qu'au bout de ce terme qu'une crise heureuse se déclare ; je suis sauvé, mon délire cesse : il ne me faut plus que des soins, du calme et du repos.

J'entr'ouvre les yeux... je les promène avec peine autour de moi... Je cherche à rappeler mes idées... J'aperçois madame Dupont près de moi. « Ai-je été long-temps

» en délire? lui dis-je. — Neuf jours, mon-
» sieur : oh ! vous avez été bien malade!...
» à la mort enfin !... Mais grâce au ciel,
» vous voilà sauvé ; il ne vous faut plus que
» de la patience et beaucoup de repos. Ah !
» j'étais bien sûr que vous feriez une ma-
» ladie !... Sortir par cet orage ; vous étiez
» déjà en nage... et quand vous êtes re-
» venu !... ah ! les yeux vous sortaient de
» la tête !... mais les jeunes gens ne veulent
» jamais écouter !... Et puis mettre un bou-
» quet sous son nez pour dormir... c'est
» très mauvais !... très-malsain !... — Qu'en
» a-t-on fait de ce bouquet ?... — Il est là...
» dans l'autre chambre : soyez tranquille;
» vous le retrouverez... — Et qui m'a gardé
» pendant ma maladie ? — C'est moi, et
» puis... la voisine... — La voisine !... —
» Oui, cette dame sur votre carré... Oh !
» elle a eu pour vous tous les soins imagi-
» nables... Dès qu'elle a su que vous étiez
» malade, elle a voulu être votre garde, et
» ma foi elle aurait gardé des malades toute
» sa vie, qu'elle ne s'en acquitterait pas

» mieux... — Où est-elle donc?... que je la
» remercie... — Oh! vous la remercierez
» plus tard... Elle vient d'aller chez elle...
» Mais vous causez là! et le médecin qui a
» défendu qu'on vous fasse parler... Dor-
» mez, monsieur, dormez... cela vous fera
» du bien. »

Madame Dumont tire mes rideaux et ne veut plus me répondre. Je ne conçois rien à la conduite de cette dame; mais je n'ai pas encore la force de réfléchir long-temps! je me rendors avec le désir de la voir. Vers le soir je m'éveille... Quelqu'un est près de moi... Au mouvement que je fais, on veut s'éloigner bien vîte... mais il n'est plus temps... Mes yeux ont rencontré les siens... Je l'ai reconnue... c'est Nicette.

Je pousse un cri; elle revient près de moi... « Ah! de grâce, lui dis-je, parlez
» moi : que je sois bien sûr que c'est
» vous!... — Oui... oui... c'est bien moi,
» c'est votre Nicette... Ah! M. Dorsan... je
» vous en prie, ne parlez plus... on l'a bien
» défendu... Je ne voulais pas me montrer

» à cause de cela!... — Chère Nicette... » ah! votre vue n'est-elle pas plus puis- » sante que tous leurs secours?... C'est » vous!... quoi! c'est vous!... »

Je lui prends les mains, je les presse, je les serre sur mon cœur... je n'ai plus la force de parler... Elle cherche à me calmer; mais elle est aussi émue que moi ; ses larmes coulent ; elles retombent sur moi!... mais qu'elles sont douces pour tous deux !

» C'est donc vous, Nicette, qui m'avez » gardé pendant ma maladie?... — N'était- » ce pas un devoir! aurais-je pu confier ce » soin à d'autres?... — Vous étiez donc » ma voisine?... — Oui, monsieur... — » Cruelle! et vous vous cachiez de moi!... » — Je ne croyais pas que ma vue vous » ferait plaisir...—Vous ne le croyiez pas!... » — Vous êtes marié... — Vous voyez bien » que je n'habite pas avec ma femme... — » Je n'osais me montrer à vous... de crainte » que cela ne vous fît quitter votre loge- » ment... — Quelle idée!... ah! Nicette... » — Je n'ai pu, cependant, résister au

» désir de me rappeler à votre pensée... et » voilà pourquoi vous avez trouvé ce bou- » quet... — Ah ! c'est à lui que je dois de » vous avoir retrouvée... Nicette, je vous » en prie !... ne me quittez plus !... — Oh » non, monsieur... je ne vous quitterai » plus ! puisque vous me le permettez !... » mais je vous en conjure... calmez-vous, » ne parlez plus... et reposez un peu. »

Je cède à ses sollicitations ; j'ai en effet besoin de me remettre. Nicette est près de moi ; c'est à ses soins que je dois la vie !... J'ai peine à revenir de mon bonheur. Ah ! que je me sens bien maintenant !... Quelquefois, cependant, des regrets se mêlent à ma joie... quand je pense que Raymond !... mais si cela n'était pas, je serais trop heureux.

Chaque jour avance ma convalescence ; mais pour que je sois bien, il faut que Nicette soit près de moi : aussi ne me quitte-t-elle plus. Elle semble étonnée des sentimens que je lui témoigne ; je vois dans ses yeux toute l'ivresse qu'ils lui causent : elle

m'aime donc encore.... Souvent je m'en flatte ; je me livre alors à toute la tendresse qu'elle m'inspire, je m'enivre du feu de ses regards ; je repose ma tête sur son sein; je respire sa douce haleine,.. mais lorsque l'image de Raymond se présente à ma pensée, tout mon bonheur s'évanouit, mon cœur se gonfle et je m'éloigne de Nicette.

Elle a remarqué ces passages subits du bonheur à la tristesse, ces changemens qui s'opèrent brusquement dans mes manières avec elle. « Vous pensez à votre femme...» me dit-elle, un jour que je viens de m'éloigner d'elle en soupirant. « — Non, » dis-je en la regardant avec douleur : « je pense à » Raymond. — A M. Raymond... et cela » vous fait soupirer... — Devez-vous vous » en étonner... ne m'a-t-il pas ravi le plus » grand des biens?... — Que voulez-vous » dire?... je ne vous comprends pas... — » Ah ! Nicette, vous l'avez aimé ! et vous ne » m'entendez pas ! — Moi !... je l'ai aimé... » grand dieu ! qui vous a dit cela ?... — Je » l'ai vu... Je sais qu'il a été votre amant...

» — Mon amant ! ô ciel ! je suis donc bien » méprisable à vos yeux !... et vous l'avez » pensé !... »

Les pleurs la suffoquent ; elle ne peut plus parler... Je cours près d'elle ; je la serre dans mes bras ; je la couvre de baisers : l'idée seule que Raymond m'a trompé est déjà le bonheur.

« Nicette... chère Nicette !... réponds- » moi... Mais comment se fait-il ?... Cepen- » dant je l'ai vu chez vous ; il vous prenait » les mains, vous-même l'avez avoué... — » Ah ! pouvez vous croire que j'en aimais » un autre que vous !... moi, qui donne- » rais ma vie pour vous... moi, qui depuis » que je vous ai vu n'ai pensé qu'à vous... » Ah ! pardonnez-moi de vous aimer autant ; » cela vous offense peut-être ; mais il faut bien » maintenant que je vous fasse connaître » le fond de mon cœur... Lorsque j'habitais » ma boutique, mon seul bonheur était de » vous voir... chaque jour je vous attendais, » ou j'espérais vous apercevoir passer... » mais cela arrivait bien rarement... Je

» vous apportais des bouquets comme gage
» de ma reconnaissance, et je saisissais le
» moment où la portière n'était pas là, pour
» venir les attacher à votre porte!... Quel
» quefois je vous voyais passer avec une
» dame sous le bras... Je pleurais alors, car
» je me disais : jamais je n'irai comme cela
» avec lui... Quand j'étais long-temps sans
» vous apercevoir, je désirais avoir de vos
» nouvelles ; mais je n'osais pas aller en
» demander chez vous. Un jour M. Ray-
» mond vint m'acheter des fleurs ; il me
» regarda beaucoup, me reconnut sans
» doute et revint le lendemain. Tout en
» regardant mes fleurs, il me fit des com-
» plimens : je ne l'écoutai pas ; il me parla
» de vous... oh ! alors j'eus beaucoup de
» plaisir à l'entendre ; il s'aperçut de cela :
» car toutes les fois qu'il revenait, il par-
» lait de vous, et je l'engageais toujours à
» rester... Il était le seul par qui j'avais de
» vos nouvelles ; ce qu'il me disait me cha-
» grinait, et pourtant je voulais l'enten-
» dre!... Il me disait que vous aviez vingt

» maîtresses... que vous aimiez toutes les
» femmes... et que vous aviez bien ri de
» moi... Puis il me montrait les bouquets
» que je vous portais, et dont il disait que
» vous lui faisiez présent!... — Le misé-
» rable!... et vous l'avez cru, Nicette?...
» — Hélas! quand je vous ai vu venir
» chercher des fleurs avec cette dame...
» qui vous appelait son bon ami... et me
» regardait d'un air moqueur, j'ai bien
» pensé qu'il me disait la vérité. Cela m'a-
» vait fait tant de peine, que je ne pus pas
» rester chez moi... je sortis.... je me pro-
» menai toute seule une partie de la nuit...
» ne sachant plus ce que je faisais : c'est
» pendant ce temps-là que vous êtes venu.
» Le lendemain matin, quand vous êtes
» revenu, vous aviez l'air bien en colère...
» et vous savez bien que vous m'avez quittée
» très-brusquement : j'aurais voulu vous
» retenir; mais je n'osais pas! Le soir
» M. Raymond revint; il me parla de vous;
» je pleurais : il voulut me consoler; il a
» pu prendre mes mains dans les siennes...

» ah ! je ne le sentais pas !... je ne songeais
» qu'à vous. Il revint encore le lendemain;
» il voulut alors me parler de lui : il me dit
» qu'il m'adorait, et mille autres choses...
» mais il ne parlait plus de vous ; je ne
» voulus pas l'écouter. Je ne le reçus plus ;
» il m'écrivit une grande lettre d'amour,
» en me traitant de cruelle, de méchante...
» Ah ! je l'ai conservée pour vous la mon-
» trer... Enfin il me laissa en repos. Je ne
» vous voyais plus... Je vins dans cette
» maison : j'appris que vous étiez parti ;
» mais que vous aviez conservé votre loge-
» ment; cela me faisait espérer votre retour.
» Mais un jour M. Raymond passa devant
» ma boutique, et, charmé de me faire de la
» peine, il m'apprit que vous étiez marié.
» Hélas ! je devais bien m'y attendre... Je
» savais bien que d'autres devaient vous
» aimer, et pourtant je devins si triste que
» je n'eus plus le courage de garder ma
» boutique ; j'étais d'ailleurs devenue assez
» riche pour m'en passer. Je suis venue
» dans cette maison, j'ai appris que le

» logement sur votre carré était vacant : » je l'ai loué bien vîte, cela me rappro- » chait de cet appartement où j'ai passé » cette nuit qui a décidé du reste de ma » vie... enfin quand vous êtes revenu l'ha- » biter, je n'ai pas osé me montrer à vos » yeux, parce que je ne croyais pas que » ma vue vous ferait plaisir. Voilà la vérité : » croyez-vous maintenant que j'en aie aimé » un autre que vous !... »

En terminant son récit, Nicette court chercher la lettre de Raymond, et me l'apporte. Je n'en avais plus besoin pour la croire ; mais cette dernière preuve achève de me convaincre que j'ai été dupe des apparences et des mensonges de Raymond.

Ah ! qu'il est doux ce moment qui me fait retrouver ma Nicette digne de tout mon amour !... Je m'empresse de lui raconter, à mon tour, tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai éprouvé en la croyant la maîtresse de Raymond. En m'écoutant elle pleure de joie et d'amour ; elle me regarde, me prend les mains, les pose sur son cœur.

« Vous m'aimiez ainsi, » me dit-elle, « et » vous m'aimez toujours : ah ! que je suis » heureuse ! »

Le récit de mon mariage et de la conduite de Pélagie la jette dans le plus grand étonnement ; elle ne conçoit pas que ma femme puisse ne pas m'aimer ! Chère Nicette !... sans ce misérable Raymond, je serais libre encore !... Mais les nœuds qui m'enchaînent à Pélagie sont rompus par la nature, s'ils ne le sont point par les hommes.

« Quoi ! » me dit-elle, « vous ne retour- » nerez pas avec votre femme ?.. — Jamais. » Cette résolution était irrévocable avant » que je ne vous eusse retrouvée ; elle ne » peut vous attirer aucun reproche. — Et » vous voulez bien que je reste avec vous... » — Si je veux !... pourrais-je maintenant » exister sans toi ?... — Ah !... monsieur... » que je vais être heureuse ! — Chère » Nicette ! plus de monsieur, plus de vous » entre nous !.. Je suis ton ami, ton amant... » tu es l'univers pour moi !.. Appelle-moi » Eugène... ton Eugène !... »

La soirée s'est écoulée dans ce doux entretien. « Il faut que je rentre chez moi, » dit Nicette : « voici l'heure du repos ; tu en » as besoin... — Ah ! le bonheur m'a rendu » la santé !... mais tu es ma garde, et tu ne » dois pas me quitter. »

Elle rougit, elle me regarde... mais elle n'a plus la force de me rien refuser..... « Cher Eugène, » me dit-elle, « je suis à » toi !... Ah ! c'est bien ici que je te dois le » prix de ton amour. »

Ivresse si pure d'un amour véritable, je ne vous avais pas encore goûtée ! Ah ! ce n'est que d'aujourd'hui que je crois exister.

CHAPITRE X ET DERNIER.

Grands événemens. — Conclusion.

Des jours nouveaux luisent pour moi ; près de Nicette le temps vole ; l'amour seul reste. Il me semble chaque jour que je l'aime davantage. La pauvre petite craint quelquefois que son bonheur ne soit un songe. Que nos plaisirs sont vifs ! que nos entretiens sont doux ! Nicette n'est plus cette petite bouquetière telle que je l'ai rencontrée autrefois. Depuis qu'elle m'a connu, elle s'est constamment attachée à perdre les manières, le langage qui pouvaient me déplaire, elle a cherché à acquérir les connaissances indispensables qui lui manquaient. Pendant tout le temps qu'elle

a vécu solitaire auprès de moi, c'est à l'étude qu'elle a consacré les instans qu'elle ne donnait pas à mon souvenir. Maintenant elle parle, s'exprime avec facilité; ses manières sont gracieuses, sa tournure simple, mais décente : elle ne se tient pas raide, ne garde pas ses yeux baissés, et ne se donne point les airs sévères qu'avait Pélagie (avant d'être ma femme) ; mais son maintien est honnête, son regard doux ; toute sa personne doit plaire, et son cœur..... ah ! son cœur est un trésor.

Six mois ont passé comme un jour depuis que j'ai retrouvé Nicette ; notre bonheur serait parfait, si elle n'avait pas quelquefois des instans de mélancolie : je devine ce qui les fait naître. « Tu es marié, me dit-elle » souvent ; c'est peut-être bien mal à moi » d'habiter avec toi... Si un jour tu allais » me mépriser !... »

Chère Nicette ! chasse ces idées que mon cœur repousse !.... Que le monde pense et dise ce qu'il voudra !... Il a tort s'il me blâme : de bonne foi, qui doit-on mépriser

de la femme qui trompe son mari, ou de la maîtresse qui est fidèle à son amant?

Mais un matin, que nous déjeûnons, on sonne chez moi avec violence. Nicette va ouvrir; elle revient suivie d'une femme que je reconnais de suite; c'est Justine, la femme de chambre de Pélagie.

Mon sang se glace : que vient-elle m'apprendre?

« Monsieur, » me dit Justine, « ma» dame votre épouse est très-mal; en re» venant, il y a trois jours, d'un bal, elle » a eu un vomissement de sang : on craint » pour ses jours, et elle désire vous voir. »

Nicette pâlit : je la vois chanceler, mais elle court me chercher mon chapeau. « Allez, mon ami, » me dit-elle, « allez » vîte... votre femme vous attend... Ah! » s'il le faut, restez près d'elle, ne revenez » plus!..... mais tâchez de conserver ses » jours! »

Je me hâte de suivre Justine, je rentre dans cette maison, où je ne croyais plus retourner! Comme tout y est changé... quel

désordre règne partout. Je pénétre enfin dans l'appartement de ma femme. J'approche de son lit ; j'ai peine à la reconnaître ! Est-ce donc là cette Pélagie que j'ai vue si fraîche, si jolie !... J'oublie ses torts, et je ne me sens plus pour elle que de la pitié.

Elle me tend la main. « J'ai voulu vous » voir avant de mourir, » me dit-elle d'une voix éteinte. « Eugène, pardonnez-moi » mes fautes... Vous le voyez, j'en suis pu» nie... Si je vous avais écouté, je ne serais » pas maintenant sur le bord de la tombe ! »

Je veux la consoler, j'essaie de ranimer l'espérance dans son cœur ; mais je ne puis y réussir : elle sent trop bien que les principes de sa vie sont détruits.

Je m'établis près d'elle. La journée se passe sans apporter de changement à son état ; mais la nuit est terrible, et sur les cinq heures du matin, Pélagie cesse d'exister.

Je verse des larmes sur les cendres d'une femme dont la vie fut si courte et le bonheur si faux.

Après avoir terminé les affaires que me suscite cet événement, et payé les dettes contractées par ma femme, je retourne près de Nicette. « Eh bien ! » me dit-elle « votre » femme?..... — Elle n'est plus ! — Ah ! » mon ami ! pleurons sur sa destinée ! elle » pouvait être si heureuse en vous aimant. »

Pour me distraire de cet événement, je forme le projet de faire un voyage avec Nicette; cela achevera de la former : la vue de la Suisse et de l'Italie est toujours profitable pour quelqu'un qui sait penser et se souvenir.

Nicette est prête à me suivre ; partout où elle sera avec moi elle se trouvera heureuse ; peu lui importe sous quel ciel, dans quel climat nous devons vivre ! Je suis pour elle le monde, les plaisirs, le bonheur. Ah ! Nicette ! aime-moi toujours ainsi !..... si jamais tu me trahissais !... oh ! c'est alors qu'il ne faudrait en aimer ni en croire aucune.

Nous partons dans une berline que j'ai achetée, libres de nous arrêter partout où

un site nous plaira, où un monument nous étonnera, où un fait nous intéressera : c'est ainsi qu'il est agréable de voyager, et que cela peut servir à quelque chose.

Nous traversons la Suisse ; je veux faire voir à Nicette le superbe Mont-Cénis. Nous nous arrêtons à une auberge, au pied de la montagne ; je remarque beaucoup de mouvement dans la maison ; je demande une chambre. La servante qui nous conduit pousse à chaque instant des exclamations.

« Qu'est-il donc arrivé chez vous ? » lui dis-je ; « vous paraissez tous bien occupés : » vous avez sans doute beaucoup de voya- » geurs ?— Oui, monsieur ; il est arrivé ce » matin une compagnie d'étrangers qui » venaient pour gravir la montagne ; il y a » des Anglais, des Français... des Russes, » tout plein de curieux enfin !.... mais ce » n'est pas là ce qui nous chagrine... Faut » vous dire que ce matin tous ces messieurs » étaient rassemblés avant le déjeûner ; on » est venu à parler de tables d'hôtes. L'un

» d'eux a dit qu'il s'y amusait beaucoup
» parce qu'il mangeait très-vîte; un autre
» a prétendu qu'il était plus habile que
» personne, et qu'il avalerait six œufs durs
» avant de déjeûner, et mangerait encore
» plus vîte que tout le monde : on s'est mo-
» qué de lui; il a parié dix louis; un Anglais
» a tenu le pari. Le pauvre cher homme
» s'est fait apporter des œufs durs; il les a
» avalés, puis s'est mis à déjeûner... Oh
» çà! il allait bon train!.. si ben qu'il a ga-
» gné les dix louis. Mais v'là qu'après il
» est devenu jaune, rouge, bleu... il a
» fallu le porter sur son lit, et, au lieu de
» gravir la montagne, il pourrait ben cre-
» ver ¦cheux nous. — C'est sans doute un
» Anglais qui a voulu faire cette gentillesse-
» là?— Non, monsieur, c'est un Français!
» — Un Français? — Si vous voulez le
» voir, tout le monde entoure son lit.....
» chacun invente un remède pour le sau-
» ver. »

Je suis curieux de voir cet homme. Je laisse Nicette, et me fais conduire à la cham-

bre du moribond ; à l'instant où j'y entre, il venait de mourir des suites de son pari : je jette un regard sur lui... je reconnais mon voisin Raymond.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Mon étoile me poursuit. 1
II. Vie de province. 34
III. Mademoiselle Pélagie. — On veut me marier. 48
IV. Entretien avec ma future. 69
V. Je me marie. 85
VI. Retour à Paris. 116
VII. Raymond reparaît. 127
VIII. J'aurais dû le prévoir. 147
IX. Ma voisine. 164
X. Grands événemens. — Conclusion. 190

FIN DE LA TABLE.